

VITTORIO EM. III

NAZIONALE

FONDO
DORIA

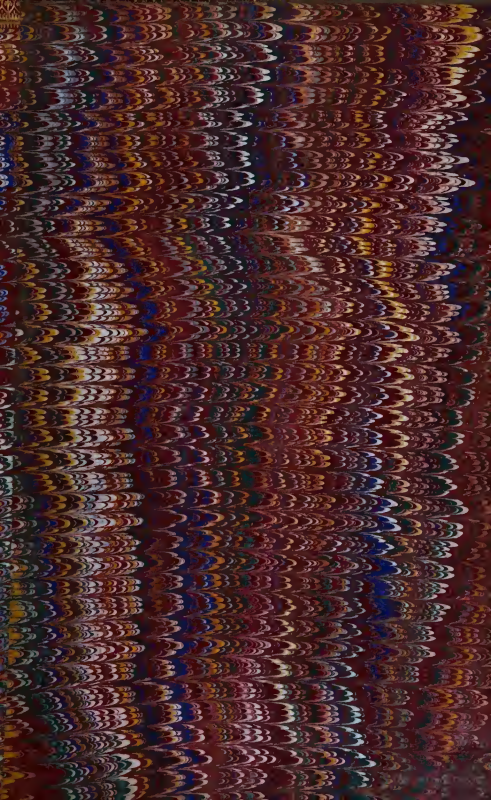
III

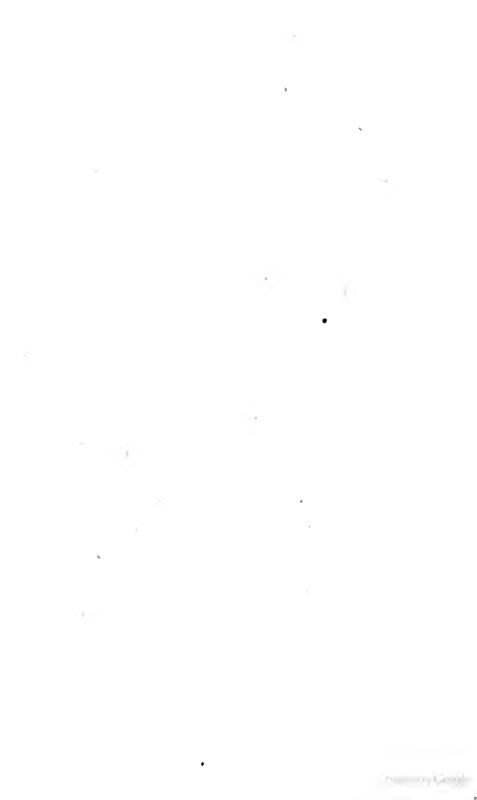
190

NAPOLI

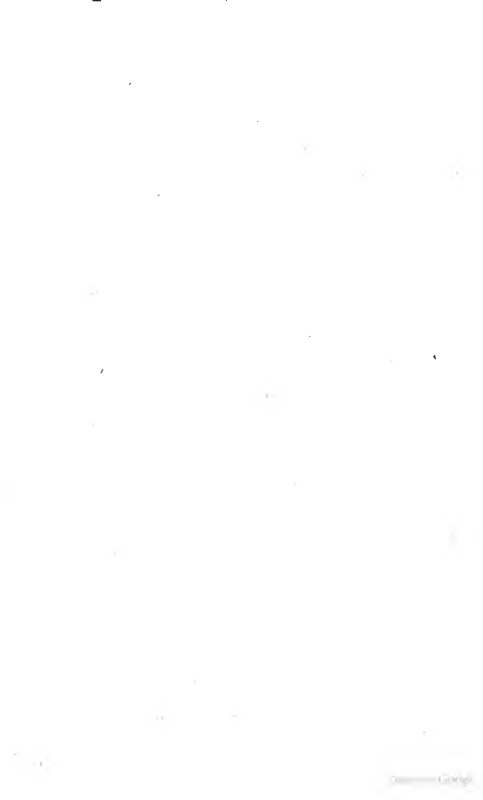
VITTORIO EM. III













LE DEBET DE BANCHE

ET DE BANCHE

—

Le Debet de Banque et de Commerce

—

PAR M. L. L. L.

—

PAR M. L. L. L.

—



LEON

—

PAR M. L. L. L.



POESIES INÉDITES

des xv^e & xvi^e siècles.



NOMBRE DU TIRAGE.

250	exemplaires	sur papier teinté.
25	id.	sur papier de Hollande.
4	id.	sur papier de Chine.
3	id.	sur peau de vélin.



LA VRAIE HISTOIRE
DE TRIBOVLET

et autres

POESIES INÉDITES

Recreatives, Morales et Historiques, des xv^e et xvi^e siècles

RECUEILLIES ET MISES EN ORDRE

par

A. JOLY



LYON

N. SCHEURING, EDITEUR

M D CCC LXVII

A.J. del.

Fondo Doria III. 190

961802





AVERTISSEMENT



MI Lecteur, à toi & non autre je voue
& dédie ce mien petit volume, si tu
es un vrai Curieux, si tu appartiens
à cette élite des gens d'esprit. Le
Curieux véritable est un être rare.
C'est en son nom que le poète a écrit : *Odi profanum vul-*
gus; c'est à lui qu'eût pu s'adresser l'orateur qui parlait du
petit nombre des élus. Le Curieux est une créature choisie,
le dernier venu & le bien aimé de la création. Pour lui
Dieu ne s'est pas contenté d'attendre au septième jour;
ce n'est qu'après de longs siècles, après avoir essayé bien
des moules humains, & rejeté bien des générations impar-
faites, qu'il a mis au monde l'homme capable des belles
curiosités. Il a fallu que Rome eût triomphé des nations,

qu'elle eût fouillé le monde entier de ses mains victorieuses & ravissantes, pour qu'il y eût à Rome des Curieux, un César, un Cicéron, un Atticus, les maîtres & les modèles de la grande urbanité romaine. N'est pas Curieux qui veut l'être. Pour devenir ce raffiné, ce *délicat* dans les choses de l'art & de l'esprit, il ne suffit pas d'avoir du goût (il est convenu que tout le monde a du goût en France), il ne suffit pas d'aimer les choses belles; il faut aimer les choses exquises, il faut les aimer d'une certaine façon & dans de certaines conditions; il faut qu'elles soient en même temps des raretés & des reliques. Les Curieux forment une aristocratie, &, comme toutes les aristocraties véritables, ils ont le culte de la tradition & de la perpétuité. S'ils s'attachent à un livre, ils veulent que ce livre ait ses quartiers, qu'il ait un passé & une histoire, qu'il puisse dire ses étapes à travers le monde. Il faut qu'il ait été touché respectueusement, posé sur les rayons par des mains puissantes ou de belles mains, des mains de rois & d'hommes d'Etat, d'amateurs illustres, émules des princes & dignes de marcher à côté d'eux, ou par de belles mains de reines, reines de naissance ou reines de beauté.

Ou bien il offre le délicat & mystérieux attrait de l'inédit, que ne comprend pas le profane, mais qui est aux créations de l'esprit une grâce & une fleur, comme le velouté au fruit en sa maturité, comme la poussière à l'aile du papillon. Il convient que l'œuvre ait reposé longtemps dans l'ombre discrète des manuscrits, qu'elle y ait pris

l'âge & la faveur des vieux vins, qu'elle nous entretienne d'hommes & de choses d'autrefois que nous ne connaissons plus, ou nous raconte des choses nouvelles sur des personnages connus; en un mot, qu'elle ajoute quelque chose à l'histoire politique ou à l'histoire littéraire.

C'est là le mérite & la recommandation des petites pièces que nous t'offrons. Nous les avons choisies pour la plupart dans un recueil (1) formé en ce seizième siècle, ami de l'art & de la poésie, par un Curieux, un membre de cette famille fameuse des Robertet, à la fois financiers, hommes d'Etat & poètes, un neveu de ce Florimond qui fut le favori de deux rois, qui succéda au grand cardinal d'Amboise dans l'amitié & la confiance de Louis XII, devint sous François I^{er} une sorte de ministre des finances, & fut enfin pleuré par Clément Marot.

Pour les encadrer dignement, nous avons pris les pages les plus charmantes d'un livre publié en 1557 par Jean de Tournes, une des œuvres les plus piquantes & les plus exquises qui soient sorties de cette grande école ingénieuse & savante des graveurs lyonnais du seizième siècle, une adorable petite merveille (2) due à un maître à qui l'histoire n'a pas encore rendu toute justice, à Bernard Salomon, dit le petit Bernard, un véritable aïeul de Callot, qui a su joindre à la fantaisie & à l'originalité de l'artiste lorrain, la grâce & la riche imagination des maîtres qui

(1) Bibliothèque Impériale, Manuscrits, f. fr., n° 1721.

(2) « *A wonderful little volume*, » a écrit Dibdin.

ont orné d'incomparables *grotesques* les Loges du Vatican.

Nous ne voulons pas nous occuper ici de chacun de ces poèmes. Il en est un seulement dont il convient de dire deux mots : c'est celui qui parle de Triboulet, & qui nous permettra de dissiper des erreurs accréditées sur son compte & de rectifier sa biographie. Notre temps est trop ami de la vérité historique pour ne pas désirer vivement la voir rétablie en ce qui concerne un aussi intéressant personnage.

On fait en effet quelle a été l'importance des Fous de cour du XIV^e au XVI^e siècle, en quelle estime Charles-le-Sage a tenu ses Fous, quelle place ils ont occupée sous ses successeurs. Ils ont eu un titre officiel, des pensions, signe constitutif & essentiel de la fonction ; ils ont été les favoris des princes, leurs familiers les plus assidus, parfois même, nous assure-t-on, leurs confidents & leurs conseillers. On s'en aperçoit aisément en lisant certaines pages de leur histoire.

Parmi ces Fous de cour il n'en est pas qui soient plus connus que Triboulet, l'histoire & la poésie ont à l'envi contribué à sa gloire. Dreux du Radier dans ses *Récollections historiques* ; de notre temps l'auteur de *l'Essai historique sur les fous des rois de France* (1), ont raconté sa vie. Un de ces caprices de grand poète qui donnent l'immortalité à un inconnu, a achevé de le rendre fameux. Mais il en a été de

(1) V. Bibliophile Jacob, *Les deux fous*. Paris, 1837.

Triboulet comme de tant de grands hommes. En gagnant la notoriété, il a perdu la réalité. Il a passé de l'Histoire dans la Légende. Il est temps de le replacer dans l'Histoire.

Le poète qui a écrit *Le Roi s'amuse* n'a évidemment jamais songé à fournir les éléments d'une biographie de Triboulet. Il avait bien d'autres pensées. Le génie a ses droits & transforme selon les besoins de son invention les hommes & les choses. Il voulait montrer ici, dans une image énergique & neuve, la puissance de la tendresse paternelle, en la peignant dans la plus misérable & la plus méprisée des conditions, ardente, exaltée, capable des plus hautes résolutions. Aussi, celui qui n'était qu'une chose & dont l'amour paternel a fait un homme, celui qui placé au dernier rang de l'échelle sociale, pauvre bouffon ramassé dans la rue, assimilé aux quadrupèdes & aux quadrumanes suivant la cour, portant collier comme les chiens du roi, celui qui du fond de cette situation ose seul disputer sa fille à la lubricité royale, & veut la venger au péril de sa vie, tandis que les plus grands seigneurs, les plus hauts placés, briguent à l'envi pour leurs femmes, leurs sœurs ou leurs filles ce pompeux déshonneur; celui-là n'a-t-il rien de commun avec le Triboulet de la légende, le pauvre innocent qui vendait son cheval pour lui acheter du foin, & le foin pour avoir une étrille! Le premier estorti tout vivant de la conception du poète.

Mais si la vérité n'y est pas respectée, du moins il est né de là une création originale & forte. Sans avoir la même excuse, l'Histoire pour Triboulet n'a pas été plus

exacte que la Poésie. A propos de lui, elle a de singulières inadvertances. Dreux du Radier, qu'ont tour à tour copié tous ceux qui ont parlé de Triboulet, assure qu'il est mort en 1537, & deux pages auparavant il nous racontait qu'au passage de Charles-Quint (qui eut lieu en 1539), il avait tenu un propos piquant souvent répété, & que de graves historiens (1) ont reproduit sans y faire d'autre réflexion.

L'auteur de l'*Essai sur les fous* avait déjà relevé l'erreur de Dreux du Radier, mais lui-même place la mort de Triboulet en 1537; c'est la date partout admise, sous le prétexte plus ou moins spécieux qu'on trouve son épitaphe dans un livre publié en 1538.

Or, les vers que nous donnons ici nous apprennent de la façon la plus nette que Triboulet est mort sous le règne de Louis XII, qui a pris soin de sa sépulture, c'est-à-dire qu'on a mal à propos prolongé sa vie d'au moins vingt années. Ainsi tombe d'elle-même cette assertion si souvent répétée que Triboulet a été le fou de François I^{er}; ainsi sont renvoyés au domaine de la légende tous ces récits prétendus historiques & plus ou moins piquants où on le faisait figurer sous le règne de ce prince. Le véritable

(1) V. Gaillard, *Histoire de François I^{er}*, tom. III, liv. 5, chap. 1^{er}, page 283 : « Laissons Triboulet écrire sur ses tablettes, qu'il appelait le *Journal des fous*, le nom de l'empereur plus fou que lui, disait-il, d'oser passer par la France; laissons-le répondre à François I^{er}, qui lui disait : Que diras-tu donc, si je le laisse passer ? — Alors, Sire, j'effacerai son nom & je mettrai le vôtre à la place. »

Triboulet était un pauvre insensé qui courait les rues de Blois au temps de Louis XII. Comme il était la proie & le jouet des enfants & des laquais, le roi moitié par pitié, moitié pour s'amuser de lui, le recueillit & lui donna un gouverneur.

Qu'était-ce que ce nom baroque & drolatique de Triboulet? Probablement un nom de guerre, un surnom qui tout de suite faisait la condition. On pourrait à la rigueur le dériver du provençal *tribo*, trépan, un instrument qui a touché plus de fous qu'il n'en a guéri. De là on aurait fait *tribounat*, *triboulat*, Triboulet; cela signifierait *trépané*. Une étymologie plus probable est le vieux mot français *tribulé*, *triboulé*, *tribouillé*; il voulait dire *foulé*, *tourmenté*. Triboulet, ce serait l'homme bafoué, le jouet de tous. Il se prenait aussi pour *secoué*, *agité*, *brouillé*, *mis sens dessus dessous*, soit que cela s'appliquât à son cerveau, Triboulet signifiant alors *cerveau brouillé*, soit qu'il s'agit de sa personne, & cela voudrait dire *masse confuse*, *épaisse & mal dégrossie*, & ainsi s'expliquerait une apparente confusion reprochée à Oudin, qui dans son *Dictionnaire*, traduit *tribouiller* par *rimescolare*, *brouiller*, & Triboulet par *uomo grosso e corto*. Enfin le vieux terme signifiait *qui se démène*, *qui s'agite comme un possédé*, & peut être la solution la plus naturelle & la plus simple serait-elle de chercher l'origine de ce nom dans une forte de tic du personnage. Rabelais, si l'on regarde de près son texte, nous met à cet égard sur la voie; en effet, quand il amène Triboulet à Panurge, il note qu'il « croule (remue) & branle la tête. »

Puis, la gloire de Triboulet aidant, le nom est devenu générique ; c'est ainsi que l'entend Bonaventure des Périers, en parlant des inutiles efforts du gouverneur de notre héros : « Il y avoit, dit-il, belle matière pour le faire devenir Triboulet luy-mesme. » Ainsi l'emploie Clément Marot dans la deuxième épître du *Coq à l'afne* :

Triboulet a frères & sœurs.

Au XVIII^e siècle même on publie les *Tablettes de Triboulet*.

Le Triboulet authentique n'eût pas même compris une seule des piquantes réparties qu'on lui a prêtées. Ce n'était pas un de ces *morosophes*, comme les appelait Rabelais en sa raillerie érudite, un de ces sages insensés, un de ces libres esprits qui cachaient sous les apparences de la folie ou de la sottise les hardiesses de leur bon sens ; il était en toute naïveté ce qu'il paraissait être, un pauvre innocent, amusant de sa simplicité & de ses sottises des gens encore peu délicats dans leurs plaisirs, un de ceux dont Bonaventure des Périers, dans sa seconde *Nouvelle* en partie consacrée à Triboulet, écrivait cinquante ans plus tard : « Que direz-vous là, sinon que Nature a l'envie de s'esbattre quand elle se met à faire de ces belles pièces d'hommes, lesquels feroient heureux ; mais ils sont trop ignoramment plaisans & ne savent pas congnoistre qu'ils sont heureux, qui est le plus grant malheur de ce monde. » C'est ainsi que le représente notre *Épitaphe*, comme

Le plus vray sot qu'onques forgea Nature.

Ainsi le peint Rabelais, (*Gargantua*, liv. 8, chap. 45), quand, consulté par Panurge « en parolles rhetoriques & élégantes, » il lui répond « en lui baillant un coup de poing entre les deux épaules & lui débitant quelques mots sans fuite, & que ces parolles achevées il s'escarta de la compagnie, & jouoit d'une vessie que lui avoit donnée Panurge, se délectant au mélodieux son des pois, sans qu'il fust depuis possible tirer de luy mot quelconque. »

Il paraît que cela suffisait à égayer Sa Majesté très-chrétienne, d'humeur assez joviale, & si nous en croyons Brantôme, peu exigeante pour la délicatesse de ses divertissements. Louis XII semble même avoir été très-friand de cette agréable distraction : Il me faisoit, dit Triboulet dans son épitaphe, asseoir à sa table,

Où luy donnai maint passe-temps notable.

Le roi ne pouvait même se passer de lui dans sa campagne d'Italie. C'est que Triboulet avait une foule de talents aimables qu'on verra dans notre poème énumérés tout au long. J. Marot son contemporain, qui s'est bien gardé de l'oublier dans son *Voyage de Venise*, est sur ce point d'accord avec l'auteur de l'épitaphe, & il a complété ses renseignements en donnant de Triboulet un portrait détaillé, le plus complet qu'il ait jamais tracé :

Petit front & gros yeux, nez grant taillé à vostre,
Estomach plat & long, hault dos à porter hoste (hotte).

Rabelais a achevé la peinture en nous apprenant qu'il

avait les jambes torfes. Les vers de Jean Marot & notre *Épitaphe*, voilà les deux sources authentiques de la biographie de Triboulet; elle y est tout entière.

Il est à noter du reste que ni Bonaventure des Périers, ni Rabelais n'ont dit nulle part qu'il ait vécu sous François 1^{er}. Rabelais, qui avait dû le connaître lorsqu'il était lui-même enfant, ou tout au moins entendre parler de lui, car Triboulet devait être un des héros des veillées de Touraine, Rabelais a pensé à Triboulet, lorsque Panurge, incertain s'il doit se marier, & las des incertitudes des sages, se décide à interroger « la fine cresse de defraï-fon. » Il croit l'avoir rencontrée en Triboulet. C'est, dit-il, un sot en degré souverain, complètement fol, ajoute Pantagruel, proprement & totalement fol, répond Panurge; & l'auteur défile en son honneur une de ces litanies qu'il affectionne, & où les deux interlocuteurs échangent avec componction toutes les épithètes superlatives qui peuvent caractériser la folie : « fol bannerol, fol seigneurial, fol à sonnettes, fol de la prime cuvée, fol impérial, fol supercoquelicantieux, » &c., &c., & il ajoute que si jamais on célèbre en France la fête des fous, il faudra l'appeler « les Tribouletinales. » Mais le seul trait de lui qu'il ait recueilli se rapporte au règne de Louis XII.

Au même temps appartient l'anecdote racontée par B. des Périers dans sa seconde *Nouvelle*. C'est en effet à l'entrée de Rouen, qu'envoyé en avant pour annoncer le cortège royal, le pauvre fou, « le plus fier du monde d'être monté sur un beau cheval caparaçonné de ses

couleurs, tenant sa marotte des bonnes festes, piquait si fort & si bien son cheval pour le mieux arrester » tandis que son gouverneur le rappelait en vain. Or on a remarqué qu'avant 1537 il n'y avait eu d'entrée solennelle à Rouen que celle de 1508, & qu'on ne trouve plus de gouverneur des Fous sous le règne de François 1^{er}.

C'est seulement dans l'édition de 1565 des *Nouvelles Récréations*, & dans cette partie du livre que quelques critiques contestent à B. des Périers, que pour la première fois on place expressément Triboulet sous le règne de François 1^{er}. C'est là que, pour punir son cheval d'un manque d'éducation en présence du roi, il prétend le mettre à pied; c'est là qu'il bat l'officiant, qui a troublé le beau silence qui était dans l'église, en entonnant le *Deus in adjutorium*.

Ici déjà le caractère de Triboulet s'altère. Ce n'est plus le pauvre idiot, le naïf imbécile aux dépens duquel on s'amusait sans qu'il eût conscience du divertissement qu'il donnait; c'est maintenant un plaisant de profession. Bientôt le personnage va changer encore, il prendra de l'esprit, il aura des faillies : tout le monde les fait par cœur. Il portera des tablettes où il inscrira les noms de ceux qui lui font concurrence; le nom de François 1^{er} y figurera à plusieurs reprises dans des anecdotes dont le fond est toujours le même, dont les circonstances seules varient. Il assistera même à des conseils royaux, & il fera le seul à donner un sage avis. Si le roi avait voulu l'en croire, lui

ou le faiseur d'*Ana*, François I^{er} n'eût pas fait la désastreuse campagne de Pavie.

On le voit, désormais la légende est complète. La réputation de Triboulet est achevée, son nom est devenu le synonyme de folie, il endosse (sur ce large dos que l'on connaît) toutes les plaisanteries fameuses. C'est à lui qu'on attribue, pour les mieux graver dans le souvenir, les facéties anonymes; pour les faire françaises, les facéties empruntées aux conteurs italiens. Un récit de Boccace ou du Pogge n'a bonne grâce de ce côté des monts & n'y obtient ses lettres de naturalisation, qu'à condition que Triboulet prend leurs inventions à son compte. Son nom se présente tout de suite quand on n'en a pas d'autre à citer. C'est ainsi qu'un des derniers éditeurs de B. des Périers, si l'auteur parle « de cet homme qui a été si plaisant en sa vie que par une antonomasie on l'a appelé le *Plaisantin*, » en conclut tout de suite que c'était Triboulet. Nous savons désormais que le pauvre bouffon de Louis XII était bien innocent de tout cela.

A côté de l'épithète de Triboulet on trouvera dans notre volume, comme dans le manuscrit, les épithètes de personnages qui ont partagé avec lui la faveur de Louis XII, & dont l'Histoire ne connaissait même plus les noms. Nous sommes heureux de pouvoir les lui restituer, & les joindre à quelques noms de chiens fameux, à ceux qui figurent dans le *Livre de la chasse du grant Seneschal*, publié par le baron J. Pichon (Paris, 1878); à ceux de *Souillart* & de *Basque* qu'il a aussi tirés de l'oubli; à ceux de

Beaumont, de *Caron* & de *Courte*, les chiens de Charles IX, pleurés par Ronfard. Les vers où ils figurent donnent quelques renseignements curieux sur les habitudes de chasse de ce temps. C'est *Muguet*, l'oiseau du Roy, & *Chailly*, & *Herbault*, ses chiens préférés, & *Rat*, le chien du jeune Dauphin fils de François 1^{er}. Ils sont encadrés entre le fou du Roi & messire Galmier, le fou du duc de Bourbon. Muguet dit :

Trois passe-temps parfaictz a eu Loys douziesme
 Triboulet & Chailly, & je fais le troiesime ;
 Triboulet pour la chambre, Chailly pour champ est duiâ,
 Et moi je vole en l'air pour gibier & deduiâ.

C'est ainsi qu'on les assemble dans une autre pièce,

Le bon Chailly, Triboulet & Muguet.

Aux yeux des contemporains Triboulet est là avec ses pairs.

Il est un de ces importants quadrupèdes, *Ralay*, que nous n'avons pas encore nommé ; c'est que *Ralay* (voir les *Notes* pour cette orthographe) a déjà obtenu les honneurs de l'Histoire & de la Poésie. *Lacurne de Sainte-Palaye*, dans ses *Mémoires sur l'ancienne chevalerie* (Mém. hist. sur la chasse, 4^e partie, note 15), a raconté sa vie ; il l'avait empruntée à l'épithaphe de ce chien illustre, insérée par G. du Sable dans sa *Muse chasseresse*, 1611, & que tout récemment le baron J. Pichon a remise en lumière à la suite du *Livre de la chasse du grant Seneschal*. La pièce que



nous publions garde pourtant tout son intérêt; elle permet même de résoudre une question que se posait le dernier éditeur. Le poème attribué à G. du Sable lui appartenait-il bien? N'est-il pas probable « ou qu'il l'a simplement trouvé & inféré dans ses œuvres, ou qu'il s'est borné à mettre en vers un récit en prose qui lui sera tombé sous la main? » La réponse à ces doutes est ici. Voici évidemment l'original qui a inspiré G. du Sable. Son poème n'est que l'amplification de celui-ci; le style seul & la langue de l'imitation indiquent que l'auteur n'a pas été le contemporain du héros.

Nous nous contenterons de signaler rapidement les autres pièces de notre Recueil. *Le débat du Gorrier & du Boucanier*, de François Robertet, nous a paru intéressant pour l'histoire des mœurs & des costumes. C'est en outre à la fois une satire & une apologie. C'est la satire de ces courtisans prodigues qui allaient bientôt « porter au *Camp du drapeau d'or* leurs moulins & leurs prés sur leurs épaules, » & qui devaient pendant trois siècles laisser des héritiers fidèles à leurs traditions, qui viendraient se ruiner au service du roi & vivre ensuite de dons extorqués & d'exactions. Robertet met en présence un de ces courtisans qui étalent un luxe ruineux & un gentilhomme de costume arriéré, mais ami du solide, & vivant sagement de son bien : c'est comme une esquisse de la satire fameuse d'Agrippa d'Aubigné, d'*Enée* & de *Faneste*, l'opposition de l'*Etre* & du *Paraître*. La pièce de F. Robertet est aussi une apologie, celle des financiers contre les courtisans

qui les exploitent & les raillent. La poésie a fait assez souvent la guerre aux Traitants, il nous a paru intéressant de la montrer prenant leur défense, surtout quand c'était un d'entre eux qui se chargeait de ce rôle. Un poème de financier n'est pas une promesse de talent poétique ; c'est une curiosité. Ces rois de l'argent ont en général compté dans leurs rangs plus de Mécènes que d'Horaces ; c'est le plus souvent en mémoire de leurs dons plutôt que de leurs vers que l'histoire littéraire a enregistré les noms de plusieurs d'entre eux. Cette pièce est en même temps la glorification de l'épargne & de toute une classe laborieuse qui s'élevait par elle-même, sagement & lentement, en face des gentilshommes qui se ruinaient.

Nous avons joint à cette satire une imitation des *Triumphes* de Pétrarque, du même auteur, non pas pour son mérite poétique, mais comme exemple de cette singulière tendance à donner non des traductions, mais des réductions & des résumés en vers d'un auteur. C'est ainsi qu'un peu plus tard on met les *Métamorphoses* d'Ovide en huitains. Ainsi s'est fait le livre auquel nous empruntons nos dessins, & ainsi s'explique comment Benferade a été tenté de les mettre en rondeaux.

Nous indiquerons encore une chanson à boire des *Rouges nez*, pleine de verve & d'entrain, & portant sa date dans une allusion à l'expédition de Naples ; une très-piquante ballade de Pierre d'Anthe, que Méon, qui a reproduit ses *Blasons*, a le tort d'appeler Baucher ; un joli rondeau de Jehan Le Maire de Belges, qui a bien

comme toutes les œuvres de ce prince des rhétoriciens, sa petite pointe d'érudition pédantesque, mais revêtue ici de gentillesse & de naïveté, & ne manquant pas d'une certaine grâce. On trouvera plus loin une aïeule inconnue de la satire de Boileau sur la noblesse, qui n'a rien de commun avec les vers de Juvénal, imités par le poète du XVII^e siècle. Dans l'œuvre du quinzième, c'est Eve qui rappelle à ses fils oublieux leur commune origine & ce qui constitue le vrai noble. Cette revendication de l'égalité originelle, qui dans un autre temps ne ferait que le développement d'un lieu commun, prend de sa date un sérieux intérêt. Ce sont là du reste des idées qu'on rencontre déjà souvent dans des Fabliaux, ou de grands poèmes du moyen-âge : on peut dire qu'à cet égard, il n'y a jamais eu prescription en France. A la suite vient un véritable sermon en vers que G. Cretin adresse *aux dames de Lyon*. On y reconnaît les compatriotes de Louise Labbé & la trace de ce temps d'éclat, où les rois très-chrétiens allant à la conquête de la Péninsule, & leur brillante cour guerrière étaient irrésistiblement arrêtés au passage par les séductions de cette Italie française. Le poète a déployé dans ces vers toutes les richesses des rimes *batelées & équivoquées*, & de la *Rhétorique à double queue*, toutes les grotesques recherches de cette poésie qui n'était plus qu'un son, & des plus défagréables à l'oreille, une sorte de hoquet de versification.

Les dernières pièces de cette série mériteraient d'atti-

rer l'attention par le nom seul de leur auteur. En effet, jusqu'ici, l'on a peu cité de vers de Catherine de Médicis ; on a plus souvent parlé de son goût pour les Arts & l'Architecture en particulier, que de ses aptitudes poétiques. Brantôme lui-même, à qui l'on ne peut certes pas reprocher d'avoir laissé dans l'ombre aucun de ses mérites, n'a pas mentionné expressément celui-là. Cependant il signale ses goûts littéraires, le plaisir qu'elle prenait à voir représenter des comédies & des tragédies, le soin qu'elle avait d'organiser elle-même des divertissements de ce genre, formant une troupe, donnant des rôles à ses dames, à ses filles d'honneur & aux gentilshommes de la Cour. Il vante l'imagination qu'elle déployait dans l'arrangement des ballets, des danses & des jeux de toute sorte. Il nous dit qu'elle « aymoît & s'addonnoit à tous honnestes exercices ; qu'elle aymoît fort les gens scavans & les lisoit volontiers, ou se faisoit lire leurs œuvres qu'ils luy représentoient, ou qu'elle avoit sceu qu'ils avoient escritz, & les faisoit achepter, jusqu'à lire les belles inventions qui se faisoient contre elle ; » & encore « qu'elle n'espargnoit pas sa peine à lire quelque chose qu'elle eust en fantaisie. » Il ajoute « qu'elle disoit & parloit fort bien en françois, encore qu'elle fust italienne, ne parlant à ceux même de sa nation bien souvent que françois, tant elle honoroit la France & sa langue. » Les pièces que nous publions montrent qu'elle ne se contentait pas d'applaudir aux tentatives des autres. On a souvent dit en quel honneur la Poésie avait été tenue à la Cour des

Valois. A tous les hommages qui lui ont été rendus, en voici un nouveau à joindre, qui n'est pas le moins piquant, celui de cette reine politique, de cette élève de Machiavel, qu'on savait occupée d'œuvres d'un tout autre genre, de cette italienne enfin, s'effayant à rimer en français.

Ce font d'abord *des Adieux* (1), une série de treize petites pièces de cinq vers chacune, écrites dans un rythme gracieux & lesté, qui rappelle quelque peu, à un vers près & moins les incorrections, celui d'une des plus charmantes pièces de Ronfard : *Bel aubespain fleurissant*. La première est adressée par le Roy à la Royné sa mère, les autres contiennent la réponse de Catherine, ses *Adieux au Roy son fils*, à la Royné sa fille, aux frères du Roy, & à divers personnages de la Cour, les princes de la Maison de Guise, le maréchal de Saint-André, &c. Elles ont en général du piquant & de la vivacité : quelques vers font curieux par leur jovialité familière, ce qui s'accorde avec certains traits du caractère de la Reine-Mère relevés par Brantôme. Il nous dit qu'aux comédies qu'elle faisoit représenter « elle rioit son faoul comme une autre ;

(1) Nous empruntons ces petits poèmes au Manuscrit 883 de la Bibliothèque Impériale. Il a été décrit par M. Paulin Paris (*Manuscrits français*, &c., tom. VII, p. 83), sous le n° 7237. Les *Adieux* se trouvent au feuillet 4°, *Epîtres* ff. 32, 33 & 53. Le manuscrit est d'une lecture très-difficile, nous avons laissé en blanc deux ou trois mots que nous avons dû renoncer à déchiffrer. — Voir pour plus de détails les *Notes* à la fin de notre volume.

car elle rioit volontiers. Aussi de son naturel elle estoit joviale & aymoît à dire le mot. » Les *Adieux* ne portent pas de date, & le roi n'y est pas nommé, mais ce doit être François II. Cette « reine jeune & blonde » à laquelle est adressé le troisième *Adieu*, & « pour laquelle combattrait l'univers entier, si quelqu'un voulait soutenir que sa beauté n'est pas la première du monde, » ne peut être que la belle Marie Stuart, qui avait, selon le même Brantôme, ces cheveux « si beaux, si blonds & cendrés. » Ces vers ont été écrits probablement en décembre 1559, au retour de ce voyage dans lequel François II, ayant escorté jusqu'à Poitiers, avec la Reine-Mère, la jeune reine d'Espagne, alla passer quelque temps à Blois.

Après les *Adieux* on trouvera des *Epîtres* adressées par Catherine de Médicis à sa fille Elisabeth, nommée ici Isabelle, à la façon espagnole, qui, mariée à treize ans à Philippe II, devait avoir une existence si courte & entourée de tant de circonstances dramatiques & romanesques, que l'imagination populaire se plut à broder encore. Ici la nature des sujets, le tour très-italien donné à la pensée, les incorrections & certains embarras d'expression, l'accent tout personnel, la singularité de quelques passages, la conclusion pieuse de ces *Epîtres*, sont autant d'incontestables garanties que nous avons bien l'œuvre de la Reine elle-même. Il y a dans tout cela des vers heureux, d'autres qui montrent un sentiment vrai & touchant sous une forme naïve; d'autres enfin qui ne sont pas dépourvus de grâce, & qui, en dépit de certaines étran-

getés, ou peut-être à cause de ces étrangetés mêmes, ne manquent point d'intérêt. Ainsi la pièce qui commence par ces mots : *Cuydant un soir*, & où la Reine nous montre la Nature entière prenant part à sa peine, est ingénieuse, d'un ton original, & par endroits tout à fait pleine de gentilleffe & d'imprévu.

Nous avons joint aux vers de Catherine une réponse d'Elisabeth. Cette princesse montre qu'en digne fille des Valois, elle ne voulait pas rester en arrière de sa mère, & se piquait aussi de poésie. Ces divers essais doivent dater de 1565. On fait en effet qu'au mois de juin de cette année, le jeune roi Charles IX & sa mère se rencontrèrent sur la Bidassoa avec la reine d'Espagne & le duc d'Albe, qu'ils menèrent à Bayonne, où ils passèrent près de trois semaines. La réunion de Catherine & de sa fille, qui manquait d'importants projets politiques, fut marquée par des fêtes somptueuses qu'embellirent les arts & la poésie. Ronfard y ravit l'admiration de la cour de France, ce qui suffirait à expliquer cette émulation de rimes s'emparant des reines elles-mêmes. On ne saurait reporter ces vers à la première séparation de Catherine & d'Elisabeth en 1559, puisque la Reine-Mère dit à sa fille qu'elle va *revoir* le roi son mari. Il y a d'ailleurs ici un autre petit détail tout à fait concluant. Il est beaucoup question de pluie & de tonnerre dans les épîtres des deux princesses; or, la sœur de la reine d'Espagne, Marguerite de Valois, retraçant dans ses *Mémoires* le souvenir de ces magnificences, n'a pas oublié de noter « que la fortune envieuse

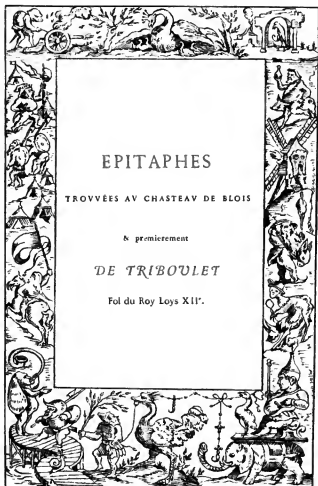
n'en pouvant supporter la gloire, fait orager une grande pluie & tempeste. »

Nous avons eu soin de placer dans l'ordre des dates les pièces historiques. La première est une œuvre originale & d'allure très-vive sur la mort du *Téméraire*, le cri d'un français heureux d'être enfin délivré de l'éternel agitateur. Le *Contredit de Naples* nous rappelle que l'expédition d'Italie, rêvée par Charles VIII & accueillie avec transport par la jeune noblesse, avait trouvé de sérieux & nombreux contradicteurs. On remarquera ensuite une *Épithaphe de Louis XI*, qui nous paraît bien supérieure à celle qu'a donnée M. de Montaignon dans son curieux recueil de poésies françoises des XV^e & XVI^e siècles. Celle-ci est élevée de ton & digne d'un historien faisant la part du bien & du mal, jugeant déjà comme la postérité, & réclamant l'indulgence pour la mémoire du prince au nom des services rendus à la France.

Enfin, nous avons reproduit les deux dernières pièces à cause de l'étrangeté de leur conception & de leur forme. C'est un échantillon de cette poésie pour ainsi dire héraldique où se complaisaient le XV^e & le XVI^e siècle. J. Marot, par exemple, au début de son *Voyage de Venise*, met en présence, non les princes signataires du traité de Cambrai, ou Venise, qu'ils menacent, mais les animaux emblématiques adoptés par chacun d'eux : l'aigle impériale, le chêne de Jules II, le porc-épic de Louis XII, le lion de Saint-Marc. De même ici la première pièce dirigée contre le connétable de Bourbon est une allusion au

cerf ailé qui figurait dans ses armes avec la devise *Espérance*. Dans la seconde, le poète joue sur le nom de Bayard & le souvenir du vaillant courfier qui semble le véritable héros du vieux poème de *Renaud de Montauban*. C'est bien l'éloge funèbre le plus bizarre & le plus inattendu qui ait jamais été fait du Chevalier sans peur & sans reproche.





A. J. del.



DE TRIBOULET

Fol du Roy Loys XII^e.

TRIBOULET suis, qu'on peut iuger en face
N'avoir esté des plus sages qu'on face.
Honneste fuz chascun contrefaisant,
Sans iamais estre aux Damer malfaisant.
Du luc iouay, tabourin & vielles,
Herpes, rebecs, doulsaines, challempelles,
Pipetz, flaiolz, orgues, trompes & cors,
Sans y entendre mesure ny accords.
En chantz, dances, feiz choses non pareilles :
Mais dessus tout de prescher feiz merveilles ;
Car mon esprit qui n'eut oncques repos
En vingt parolles faisoit trente propos.
Armé en blanc, ioustay d'espée & lance,
Aussi cruel à plaisir qu'à oultrance :

Devant moy pages trembloient comme la fevre,
 Fyer menasseur & hardy comme un lievre.
 Le roy adonc me feit seoir à sa table,
 Où luy donnay maint passe-temps notable.
 Oncques homme qu'il eust en son service
 Ne feit si bien comme moy son office.
 Les monts passay avec luy sans esmoy,
 Sur un cheval trop plus sage que moy,
 L'oiseau sur poing vollant par les montaignes,
 Courant partout, comme en plaines champaignes,
 L'an mil cinq cent & neuf lorsqu'il vainquit
 Veniciens, & ses terres conquist.
 Long temps apres, le mien seigneur & maistre
 Loys douziesme en ce lieu me feit mettre
 Taillé au vif, afin que le nom dure
 Du plus vray sot qu'oncques forgea Nature.
 Sens ne richesse en ce monde n'acquis ;
 Car aussi riche mourus que ie nasquis.





DE MUGUET

L'oiseau du Roy Loys XII^e

Si vertu pour merite obtient louange & gloire,
Plaise vous, Orateurs, faire de moy memoire .
L'Oiseau royal ie suis, qui Muguet ai eu nom,
Dont les faictz se trouverent plus grans que le renom.
La terreur ay esté de chahuans, herons,
Faulx perdrieux blancs & biz, crefferelles, randons.
Oyseaulx de tous quartiers i'ay veu venir en court
Estimez bien vollans, & tourner tost & court ;
Mais, au rapport du Roy & maint Prince & Seigneur,
De donner le premier i'ay tous iours eu l'honneur.
Petit ie fuz de corps, mais de cœur tout remply,
Sur tous aultres oiseaulx parfaict & accomply.
l'ay vollé si tres-hault, qu'à ceux qui regardoient
Le col faisoit grand mal, & la vue en perdoient.
Faulx perdrieux & herons par terre on m'a veu mettre,
Le roy Loys douziesme mon bon seigneur & maistre,
Qui l'honneur me faisoit de me faire mon droit,
Me portant sur le poing en maint lieu & endroit.

Vng autre bien i'auois que iamais ne m'aduint
 Que couchasse dehors, dont chercher me conuint.
 Or ay-ie atteint le temps de ma douziesme mue
 En ma force & bonté, qui pourtant ne remue.
 Trois passe-temps parfaictz a eu Loys douziesme :
 Triboulet & Chailly, & ie fus le troiesme,
 Triboulet pour la chambre, Chailly pour champs est duiet,
 Et moy ie volle en l'air pour gibier & deduiet.
 La cause de mon bien fut Loys de Breszé,
 De Normandie grant seneschal moult prisé,
 Lequel au noble Roy feit de mon corps present,
 Qui m'a icy faict mettre comme voyez present.
 Pourtant, vous qui lisez, notez ceste raison
 Qu'au monde n'est service qu'en royalle maison.





DE CHAILLY

Chien du Roy.

JE fus iadis le bon levrier Chailly,
Qui ay tant prins qu'onques riens ne failly.
Lievres, congnils, chevreulx, bisches au cours,
Cerfs & sangliers, & grans loups sans secours,
Prins corps à corps, & si fuz si propice
Que de tous chiens ie sceuz faire l'office,
Aller apres le heron, & courir
Pour les oiseaulx au besoin secourir.
Au roy mon maistre feiz telle obeissance
Que son vouloir accomply & deffence.
De là les monts plusieurs fois le suivy,
Et puis apres, quand ie l'euz bien servy,
En mes vielz iours si bien me guerdonna
Que à la Royne par octroy me donna,
Qui me receut, monstrant son amyté,
Et me traita doucement par pytié,
Reconnoissant mon service & bienfaict.
Fuz mis icy en memoire du faict.





DE HERBAULT

Chien du Roy.

A vous presens, congnoissans que ce vault,
Faiz assavoir que suis le bon Herbault,
Du vray poil gris & de la bonne race
Des chiens du Roy, dont hardyement i'embrasse
Credit plus grant que chien scauroit acquerre,
Veu qu'ay getté tant de cerfs morts par terre.
De l'an premier qu'apres Charles regna
Le Roy Loys douziesme, on me donna
A luy. Ce fut de Rouville le sieur,
Grant veneur lors, & tres-bon congnoisseur
A ce mestier; & tant que fuz en vye,
De me traicter print soin & bonne envye.
Vn plus beau chien ne de si belle taille
Ne verra ia veneur, quelque part qu'aille.
Si viste fuz, que si par monts & vaulx
Eusse à ma queue huit, seze ou vingt chevaux,
Grande adventure, à tout bien retenir,
Fust que les quatre eussent sceu me tenir,

Dedans le change en hardyeste telle
 Qu'onques ma gueulle à peine en cloure elle.
 Buissons, halliers, taillis, montaignes, pierres,
 M'estoient autant que belles plaines terres.
 Par les forestz de France & Daulphiné
 Les cerfz prenois : a tard eust-on finé
 Plus ferme au change. Aussi suz-ie si sage
 Que plusieurs cerfz deffiz en maint passage.
 Car pour en veoir vingt ou trente en la fuitte
 Besoing n'estoit de me coupler en suyte :
 Et se ung veneur mesprinist en sorhuant
 Que ne failly reprendre mon fuyant.
 Hault nez avoye, & par pluye & challeur
 Bien soisonnant, belle voix d'appelleur,
 Autant que Chien dont on sache parler.
 Devers la fin de mes jours fiz au Roy
 Tant de bons tours & plaisirs, que ie croy
 Qu'onques ne vid de Chien tels grans exploictz,
 Dedans ses trois belles forestz de Blois.
 Dont pour memoire icy m'a saict poser.
 En paradis Dieu luy doint reposer !





DE RALAY

Si les chiens gris ont le renom & grace
D'estre si bons, moy qui suis de la race
Des chiens à cerf du roy Loys unziefme,
Doys-ie pas bien estre estimé de mesme.
Parcil de moy ne se trouve encore ung.
Poil griz portay fort tirant sur le brun ;
Pour chien courant plus grant se bien peu non .
Eust-on sceu veoir. Ralay estoit mon nom.
Le roy Loys estant duc d'Orleans
Fut mon bon maistre, & le servys douze ans,
Courant les cerfs en Vallois & Bretagne,
Où de mon corps ne faisois nulle espargne.
Au douziefme an bien osay entreprendre
Cerf de la meutte assez franchement prendre.
Change garday par tous pays & terres,
Et mon fuyant, de quelques haultes terres
Qu'il sceut fuyr, rechassay des premiers,
Sans ayde avoir d'aultres chiens ne lymiers.

Riviere, estangs, change & challeur quelz conques
 Ne m'estonnoient. Le cerf ne failly oncques,
 Et n'ay point veu que tous iours ne geçtasse
 Par terre mort quelque cerf qu'eventasse.
 Et qui plus est, quant le cerf estoit prins,
 M'en revenoye au logis comme aprins,
 La belle queue espiée & trouffée,
 Jusque dessus l'eschine recoursée,
 Me portant fier pres l'estrieu de mon maistre,
 Sans me monstrier, apres courre, las estre,
 Ne travaillé, mais fraiz, legier & souple,
 Tant qu'il sembloit que saillisse du couple.
 Puyssqu'ay donné part des premiers plaisirs
 A mon bon maistre & Roy à ses desirs,
 N'est-ce raison qu'en cette place tienne
 Credit, & nom de louange obtienne ?
 Le bon Chailly, Triboulet & Muguët
 Tous de par moy doivent aller au guët.
 Parquoy celuy de tous bon loz donneur
 Ma cy endroit faiët mettre au lieu d'honneur.





DU CHIEN

De Monfeigneur le Dauphin.

P *UISQUE* Fortune a esté si prospere
En mon endroit, aultre honneur plus n'espere
Que cestuy-cy où ie suis à present,
Dont content suis d'elle & de son present.
Car d'esperer plus haulte recompense
Il n'en est point en la terre qu'on pense.
Il est donc fol, non digne de hanter,
Qui de raison ne se veult contenter.
Premierement de bas lieu suis venu
En ung si hault tant chierement tenu,
Et tant aymé de mon seigneur & maistre
Que par honneur en ce lieu m'a faict mettre,
Formé au vif sans de rien en mentir,
Saulve le veoir, l'ouyr & le sentir.
Le plus petit qu'onques forcea Nature,
le vins à luy & de moindre stature :
Pas ne montois, moy estant en un coing
Estre plus groz tout entier que le poing.

Et si estois en mes mois le quatriesme,
 Mon maistre estoit de ses ans le cinquiesme,
 Lequel m'a faict nourrir en si grant cure
 Que creu ie suis comme ceste figure.
 Prins ie ne fuz par force ne par rapt ;
 Mais pour raison que ressemblois ung rat
 Mon dict seigneur me nomma sans faillance
 Rat, pour droit nom à ma propre semblance.
 Lors il me print comme par grant merveilles,
 Et si me fait coupper les deux oreilles,
 Pour à son gré estre plus affaité,
 Et d'ung chascun estre mieux souhaité.
 Souventes fois me prent entre ses mains
 En me faisant endurer des maulx mains ;
 Car il me met à tort & sans raison,
 Dix fois le iour, sans propoz en prison
 Dans un buffet, & puis dans une cage,
 Comme ung oiseau qui sert de son ramage
 De passe-temps, d'esbat & de plaisir.
 Je luy en faiz plus qu'il n'en veult choisir.
 Soigneux ie suis & prompt, quant il me sonne,
 De me tenir aupres de sa personne,
 Et si bien duiet à lui faire service
 Qu'il n'est celluy qui ne s'en esbahisse.
 D'en scavoir plus ung chascun se contente,
 Je vous en pry ; & n'ayez plus d'attente
 Iusques à ce que soye trespassé.
 Alors quelqu'un qui m'a veu au passé,

*Et au futur qui refte de ma vye,
Pourra avoir d'en efcripre envye,
Et là verrez au vray fans fiction
De tout mes faiçtz la conſommation.*





EPITAPHE DE MESSIRE GALMIER

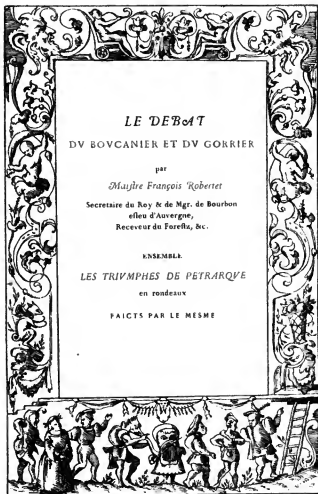
FOL DE MONSIEGNEVR DE BOURBON

Fait par M^e Iehan Robertet.

MESSIRE Galmier fuz, qui de Forest fuz né,
Du lieu dont le surnom me fus mis & donné.
Du ventre de ma mere de telle heure naquis,
Que plus creut ma follye, plus longuement vesquis.
Au bailly du pays fuz qui me trouva bon ;
Puis à la grant Duchesse Anne fuz de Bourbon,
Maints plaisirs eut de moy des follyes que ie feiz,
Puis elle me donna au bon duc Iehan son filz,
Le prince tant humain & tant plain de vertus,
Qui chierement me tint bien nourry & vestu.
Riens ne feit lenynet à moy, quoique l'on dye ;
De ma follye est bruyt iusques en Lombardye :
Triboulet, Boutineau, qui tant furent parfaictz
En follye nayve, n'approcherent mes faictz.
S'oncques de fol doit estre faict escript ou hystoire,
De moy seul appartient, comme du plus notoire
Fol, de sens & raison vuyde plus que nul ame.
Aux vers ira le corps, Dieu en gré preigne l'ame.







A.J. 66.



LE DEBAT

DU BOUCANIER ET DU GORRIER

Fait par Maître François Robertet, secretaire du Roy
& de Mgr de Bourbon, esleu d'Auvergne, receveur de Forestz
& tresorier de Bourbonnois.

VNG iour passé, dans le parc du Plessis
Me pourmenant, pour ennuy eviter,
Vins rencontrer, aupres d'un arbre assis,
Deuz ieunes gars, dont l'un sembloit raffis
Plus que l'autre, ainsi que peuz noter ;
Et pour au vray la façon denoter
De leur estat, maniere & contenance,
Ils sembloient gens d'assez bonne apparence.

L'un estoit fort & gorrier à merveilles,
Beau gentilhomme, & de tres bonne sorte ;
Des bigarreures avoit-il non pareilles,
De ses manches n'ay pas veu les pareilles,

*Et ne say homme qui si larges les porte.
Et au contraire, l'autre se desporte
De telz abitx, &, à sa manche estroitte,
Semble bien homme n'avoir pas grant souffrette.*

*l'ouys que l'un tres fort se guermentoit,
Et puis l'autre respond, & se combat,
Et pour scavoir les propos que c'estoit,
Comme celluy qui là riens ne guettoit
Que passetemps & querir son esbat,
Sans mener bruyt ne faire autre desbat,
Tout doulcement de vers eulx ie me tire,
Pour escouter un petit de leur dire.*

*Le gorgias se nommoit le Gorrier,
Et l'autre qui ne tenoit pas grans termes,
Sembloit trop mieux ung changeur qu'ung fourreur.
Son nom estoit toutes fois Boucanier,
Sa geste triste, & vesture de mesmes,
Son parler froid, ses conclusions fermes,
Point estourdy, & escoutoit sans feinte
Nostre Gorrier commencer sa complainte.*

LE GORRIER

*En est-il encores ung tel au monde,
Ne plus du rang des malheureux que moy ?*

Enquerez bien par la machine ronde,
 Lisez Cronicque, Pancarte & Mappe-monde,
 Si verrez homme en si piteux arroy :
 Il n'en est point soubz puissance de Roy,
 Pays estrange ou quelque autre contrée,
 Où malheurté se soit tant rencontrée.

Que ne suis-ie dedans ung mur cloistrier,
 Sans iamais veoir ne souleil ne lumyere,
 Ou par les bois ung coureur, un murtrier,
 Ou sur la mer piratę adventurier
 Vng boute feu, ung faiseur de fumiere ?
 Est-il point rage au monde si planiere,
 Que d'avoir eu des biens en habondance
 Et puis n'avoir or, argent, ne chevance ?

Plus vaiz avant & plus mes maulx accroissent,
 Quant ie cuyde mon cas esvertuer,
 Toutes choses que veul ployer se froissent,
 Et en effect tous mes beaulx iours descroissent
 A veue d'œil : ie m'en pourrois tuer.
 le ne scay art de quoy m'habituer,
 Pour ung remede tout seul y pouvoir mettre :
 A l'ouvrage congnoist on le bon maistre.

Mon bon amy, dites, que bon vous semble ?
 Ne suis-ie pas en merveilleux propos ?

*l'ay autres fois eu de grans biens ensemble,
Et maintenant n'ay riens, si ie ne l'amble :
Tout est rafflé, platz, flascons, pintes, potz.
Il m'est advis que n'estes des suppostz
De nostre bende, à veoir vostre maniere ;
Car vous faites, comme voy, bonne chiere.*

LE BOVCANIER

*Quant est de moy, certes ie me contente
A tout le moins, si ne puis mieulx avoir.
l'ay, Dieu merci, cinq cens livres de rente,
Bonne maison, & mon domaine à rente,
Et baille à ferme pour mieulx m'entretenir.
Il est tout clair qu'il se fault maintenir
Selon son cas ; c'est la reigle enseignée
Que à tel bras telle fault la saignée.*

LE GORRIER

*Il me semble que si vous aviez fait
Comme i'ai fait, & vescu de telle sorte,
Il parust bien ores à vostre faict
Tout imparfaict & de raison deffaict
Que despense à soutenir est forte.
Et de cela m'en remetz & rapporte
A autres vous Messieurs les Boucaniers,
Qui avez plus, que d'amys, créanciers.*

LE BOVCANIER

*Il n'a tenu qu'à moy que n'ay menée
Telle vie, i'en avois bon vouloir ;
Mais il est force qu'en fin de l'année,
Soit de son cas ou de chose donnée,
Fault regarder s'on en est en devoir
Ou en reste, pour apres y pourvoir,
Et se garder d'un nîsi par escript.
Car cela rend ung homme tost perscript.*

*Et d'autre part vous tenez un grand train,
Pour demonstrier qu'estes de grant maison,
Par quoy vous fault plus que nous avoir grain,
Foin, paille & vivres, à plus grande foison.
Dautre cousté, maintes fois sans raison,
Prenez varletz, qui ne servent de guerres
Fors en despens, pratiquans à choïson
Vos chambrieres, hostesses & commeres.*

LE GORRIER

*Impossible est que me peusse passer
De sept ou huit chevaux pour ma personne ;
Mon liçt de camp ie ne pourrois laisser
Ne mes coffres : & puis pour tracasser
Le courtault trappe, la haquenée bonne,
Et pour la guerre, qu'au mestier consonne,*

Deux grans coursiers dont l'un est pour la barde :
 Pour estrader genest de Barcelonne;
 Qui n'est monté ne vault qu'on le regarde.

LE BOVCANIER

Vous avez tant de chevaux & de paiges,
 Tant de veneurs & tant de faulconniers,
 Que vos rentes, pensions, biensfaictz, gaiges,
 Ne les fermes de vos forestz & peages,
 Ne vous peuvent assez fournir deniers.
 Les povres gens, laboureurs, moissonniers,
 Iacques bons hommes, payent tous ces pillages
 De vostre train, quant tenez les villages.

LE GORRIER

I'ay puis ung an pris à l'argenterie,
 Tant pour mes soyes, franges & gironnez,
 En drap de soye pour la gendarmerie,
 Et pour mes robes à la grant gorrierie,
 Pour mille escutz, dont sont mal assignez.
 Depuis i'ay eu, que le Roy m'a donnez,
 Deux mille francs que receuz tout contant ;
 Mais en ma bourse n'en a ne tant ne quant.

LE BOVCANIER

Il vaulsist mieux estre un peu boucanier,
 Et avoir plus d'argent que vous n'avez.

*l'ay bonne robe, dont ne doy ung denier,
De vieulx escuz suis plain comme ung saulnier,
D'aussi bon vin ie boy que vous buvez,
Et maintes fois alors que vous huez,
Et gettez l'œil où vous pourrez pescher
le suis à table, & vous l'allez chercher.*

*Pour bien garder de rire les Lombars,
Portez pourpoint de fusteines & sarges;
Ne mettez plus à faire vos tabars
Les quinze aulnes de veloux, quels Coquars !
Vous destruysez avec vos manches larges.
Les estrangers ont l'or, & vous les targes;
Encor bien peu entendez vostre cas,
Car dessoubz l'esle ils croquent vos ducatz.*

LE GORRIER

*le suis ieune, & ieunesse s'acquitte :
Avec les loups aux champs il faut huer.
Après ma mort ie seray du tout quicte.
Il faut iouir, ou dire ie le quicte :
Pour mes enfans ne veulz pas me tuer.
Vous seul cuydez les biens perpetuer,
Qui ont esté mal acquiz & tenuz.
Toutes choses vont d'où ilz sont venuz.*

LE BOVCANIER

*Les biens sont faictz voirement pour despendre,
Mais il y a partout forme & raison.*

On vous pourroit de vostre estat suspendre,
 Ou au gibet ; noyer, bruler ou pendre,
 Pour ung escu à la fin de saison.
 Car vous voulez tenir grosse maison,
 Estre bien aise & souvent banqueter :
 Si sont receptes pour ne gueres acquester.

Les ungs acquierent, & tout vous despendez,
 Ils proufisent, & vous ne gaignez rien ;
 Ils s'enrichissent, & povres vous rendez,
 Ils ont la proye des gluons que tendez,
 lamais ne baillent, & vous leur dites bien.
 Ils sont tres sages & pour telz ie les tien,
 Et vous tres folz de vouloir vivre ainsi,
 Sans autre soing en avoir, ou soucy.

LE GORRIER

Il y a plus, quant i'aime quelque femme
 le ne me puis tenir de lui donner,
 Ou autrement serois lasche & infame :
 Qui ayme bien de cueur nayf sa dame,
 Et corps & biens luy doit abandonner.
 l'ay achepté, mais n'en veul mot sonner,
 Plusieurs bagues dont ie suis bien taillé
 N'avoir en piece la terre qu'ay baillé.

LE BOVCANIER

Et d'autre part tant de nouvelettez,
 Tant de bottes, fouliers & brodequins,

*Que vous portez, taillez & descoupez,
 Et de rubans nouez, lardez, coupez,
 Et puis tendez comme beaulx carnequins,
 Tant de pourpoints changez tous les matins :
 Puis vous bendez vos chausses de drap d'or.
 Quels principes pour amasser trefor ?*

LE CORRIER

*Trefor (fait-il) ; mais qui l'amasseroit
 A vivre en Court par les hostelleries ?
 Je ne sais pas qui dyable ce feroit.
 Tout est si cher, que plus on n'oseroit
 Tenir maison, ce sont escorcheries.
 Depuis ung an nos boites sont taries.
 Bref ie ne scay plus où argent pescher,
 Je ne pourroye en Court tant pourchasser.*

LE BOVCANIER

*Vous vous fiez tant en ces pensions,
 Qu'avez eues par trois ou quatre années,
 Qu'il vous semble que de vos possessions
 Et chevances viennent ces donnacions.
 Mais maintenant les chanfes sont tournées
 Et les finances, Dieu mercy, retournées,
 Scavez-vous où ? au soulage de France,
 Qui en avoit que plus vous de souffrance.*

LE GORRIER

*Pour vous parler un peu de nostre faict
 Il vaulsist mieulx que l'on nous eust chassé ;
 Car nous cuydions nostre payement faict
 De trois quartiers, sans avoir autre plait.
 Mais de tout rien ; puis on nous a cassé.
 Le capitaine dit : Messieurs, pourchasséz
 Envers le Roy ; ie n'ay pas les deniers :
 De là l'estat de nous autres Gorriers.*

LE BOVCANIER

*C'est tres mal fait tenir le payement
 Des gendarmes, quant ilz ont bien servy.
 Mais maintenant on en fait autrement.
 Car on baille, ie ne scay pas comment,
 A tel peult estre qui ne l'a desservy.
 Il me semble que l'autre jour ie vy
 Lever descharge de trois ou quatre mille
 Voire bons francs, pour livrer à quelque fille.*

LE GORRIER

*Trois pources dyables de nostre compagnie
 En eussent esté à jamais relevez.
 Helas les Rustres sont en peine infinie,
 A la pluye, au vent, tousiours armez ;
 Et qui piz est, iamais ne sont aimez.
 L'ung & l'autre les blasme en tel façon,*

*Que maintenant veulent estre exemptez
De nous avoir & mettre en garnison.*

LE BOVCANIER

*Si vous me dites : Boucanier, sus, or parles,
Diz-ie pas vray ? — Ouy ; mais pourquoy est-ce ?
Car on vivoit du temps du bon Roy Charles
Tout autrement ; on tenoit sa promesse,
On payoit bien, on labouroit sans cesse,
Sur le bonhomme n'estoit fait si grant guerre.
Mais aujourd'hui n'a homme qui ne laisse
De labourer seurement sur la terre.*

LE GORRIER

*Vous en parlez certes bien à vostre aise,
Et droitement comme fait ung clerc d'armes.
Mais il nous fault aller, plaise ou non plaise,
Aupres d'un arbre planctez comme saint Blaise,
Aux escouttes, aux guetz & aux allarmes ;
Et vous estes, pour eviter les charmes,
En vos maisons, & nous dessus les champs :
Il n'est estat que de clercs & marchans.*

LE BOVCANIER.

*Voyla de quoy ! pour ce que nous gardons
Ce peu qu'avons, trop mieux que vous ne faites,
Nous avons tout : ce sont de vos lardons.
Bref, nous aimons mieulx manger des chardons*

*Que tant devoir, & à diverses testes.
 Vous diray-ie quelles sont les conquestes
 De telz mignons, qui dient monts & vaulx ?
 D'un hospital à deux ou trois chevaux.*

LE GORRIER.

*Vn temps ne peult tousiours avoir son cours,
 Ou autrement la Reigle en fauldroit.
 En la sepmaine ne sont pas tous beaulx iours,
 Toutes choses ne vont tousiours à droit.
 Quelque grossier cherra en quelque endroit,
 Qui tant aura fait amas de finances :
 Vela marchand relevé tout à droit ;
 Support de Court est de peu de fiance.*

LE BOVCANIER

*Quant vous aurez mengé tous vos chevaux,
 Robes, chaisnes, & harnois & estriers,
 Tost que l'on charge dessus ces generaux ;
 Vous en dites plus de cent mille maux
 De ces payeurs & de ces tresoriers.
 S'ils prestent argent pour deux ou trois quartiers,
 Vous dites tous que ce sont gens de bien ;
 Ilz sont larrons quand ilz n'avancent rien.*

LE GORRIER

*Vous n'avez garde de point les excuser ;
 Vous estes tous Boucanyers de leur bende.*

Ce que i'en diz nul n'entens accuser :
Mais on scait bien de quoy scavez ufer,
Il ne faut ia que plus on le demande.
Et s'il y a homme qui baille ou vende
Vne place, ou quelques bonnes terres,
Vng financier en baillera les erres.

LE BOVCANIER

Ce sera mon, & fera son devoir :
C'est de boucan, & de grans biens acquerre ;
Et au contraire, la guerre au vray scavoir,
Que de vendre ou engager sa terre.
Vous amez mieulx de chercher ou enquerre
La maniere & la nouuelleté,
De vous destruyre ; & puis vela la guerre,
Quand il faut rendre ce qu'on a emprunté.

FIN.



LES TRIUMPHES DE PETRARQUE

EN RONDEAUX

Faitz par Maistre François Robertet,
Secrétaire du Roy & de Mgr de Bourbon & receveur de Forestz.

I

TRIUMPHE DE CUPIDO.

Soubz Cupido sont prosterner les Roys,
Et les couronnes soubz ses pieds & charrois,
Qui vont suyvens les voluptez & vices;
Grans & mineurs iusques aux plus novices
N'en sont exempts, tant soyent fors & froidz.

Il n'est au monde si dangereux surcrois
D'honneurs & biens estre mis en descrois,
Comme lon voit souvent les folz & nices
Soubz Cupido.

Sceptres qui sont en sublimex conrois
Immoderez, tombent en desfarrois :
Les moderez à regner sont propices.
Mettez donc frein, Princes, à vos delyces,
Sans plus vivre en si piteux arrois
Soubz Cupido.

TRIUMPHE DE CHASTETÉ

*Chasteté vainc toute amour furieuse.
Arc, pharetre & flambe impetueuse
De Cupido conculque & met au bas,
En le privant de plaisirs & d'esbaz,
Comme Dame puissante & vertueuse.*

*La personne repete bienheureuse
De l'ensuyvir sans cesser envyeuse ;
En temps de paix, de guerre & de desbatz
Chasteté vainc.*

*Es delices de Chypre plantureuse
Est nourrye vye voluptueuse ;
Mais de Ceres & Thetis les repas
Font refroidir & regler par compas
Effrenée ieunesse l'amoureuse,
Chasteté vainc.*

TRIUMPHE DE LA MORT

*La Mort prent tout sans espargner personne :
Son hault pouvoir à cela se consonne,
Qu'il n'est si chaste qui ne perde la vye.
Quant il luy plaist il faut que l'on desvye :
Chascun fait iou, quant sa grant cloche sonne.*

Où est celluy, pour avoir qu'on luy donne,
 Tant soit-il grant, à qui elle pardonne ?
 Il n'en est nul : quelque chose qu'on dye,
 La Mort prend tout.

Celluy est sain, qui point ne s'abandonne
 Estre lubriq ; car qui trop s'y addonne
 A mille maux s'expose & se desdye.
 Par accident, fortune ou maladye,
 Nully n'eschappe : quant le Sauveur l'ordonne,
 La Mort prend tout.

IV

TRIUMPHE DE BONNE RENOMMÉE

Par Renommée des memorables faictz
 De ceux qui furent iadiz choïsz & faictz
 Nos ancestres, seans en hautz portaires,
 Manifestes nous sont les inventaires
 De leurs actes, iamaïs par Mort desfaiçtz.

En leurs gestes reluisent les effectz
 Tant des Rommains, ià pieça putrefaiçtz,
 Que d'autres mil, d'honneur les repertoires,
 Par Renommée.

Ce firent ceulx qui soustindrent le faiz
 Virillement contre les imparfaictz,

*Et conquirent si loingtains territoires,
En leurs vielz iours plains de loz meritoires,
Qui soubz marbre les rend clers & parfaictz
Par Renommée.*

V

TRIUMPHE DV TEMPS

*Par traict de Temps tout chet en decadence,
Tout se passe sans nulle difference ;
Il n'est chose que vieil Temps ne termine.
Renommée deperit & se myne,
Et si s'en pert entiere congnoissance.*

*Longuement vivre, & avoir sa plaisance.
Auctorité & biens en abondance,
Proufite peu, puisqu'il faut que tout fine
Par traict de Temps.*

*Où sont les Preux & tant de Roys de France
Qui decorerent leurs noms par leur vaillance ?
Il n'en reste memoire ne consine,
Fors par escript qui les haultz faict desine
De leur renom qu'on mest en oubliance
Par traict de Temps.*

VI

TRIUMPHE DE CLAIRE VISION

*A tousiours mais en la gloire eternelle
Pardureront les estans sous mon aille ;*

*Car i'ay en main, comme Victorieuse
La palme verte florissant si heureuse
Que nulle chose la peut faire mortelle.*

*Du hault triumphe, reluisant comme estoille,
Par dessus tout i'ay la puissance telle
Que ie demeure Royne tres glorieuse
A tousiours mais.*

*L'arc Cupido, son carcois & sequelle,
Pudicicie, Atropoz & ce qu'elle
A de pouvoir, Fama la vertueuse
Et ce vieil Temps, ce n'est chose douteuse,
Deviendront riens ; mais ie suis immortelle
A tousiours mais.*





EPITAPHE
DE DIGNÉ ET LOUABLE MEMOIRE

FEV MONSIEVR MAISTRE FRANÇOIS ROBERTET

secrétaire du Roy, &c.

'ON doit honneur à l'homme revestu
Du parement d'excellente vertu,
S'on doit honneur & louanges diffuses
Au familier d'Apollo & des Muses,
S'on doit honneur, par vertueux merites,
Au bien aymé des trois belles Charites,
Arreste toy, viateur, à present,
Pour reverer cil qui est cy gisant :
Car, sans mentir, il a esté, en somme,
Autant parfait que fut ny sera homme.
Quel est le nom de cil tant renommé ?
Maistre François Robertet fut nommé,
Duquel le loz ne se peult ne doit taire.
En son temps fut de deux Roys secrétaire,
Et si obtint, par son seul benefice,
Oultre ce point maint honorable office.

Mais si Fortune a rendu plus illustre
 Par le renfort d'excellente prudence
 Accompagnée de divine eloquence,
 S'il a bien fait sans blasme & contredit
 Il a aussi bien descript & bien dit ;
 Car en son dict plein de fruit & valeur
 Rethorique a desparty sa couleur
 En tel moyen, qu'on a esté en doute
 Où gisoit plus son loz & gloire toute,
 Ou s'il estoit mieulx faisant que disant,
 Ou son dit plus gracieux que duisant,
 Que diray plus ? le pense que les Anges,
 Ouyans ainsi ventiller ses louanges,
 Ont eu desir d'avoir fruicion
 De ses devis & collocation,
 Et que par ce ont, sans dangier ni moleste,
 Ravy son ame en mansion celeste.
 Quant est du corps, selon loy de nature,
 En terre gist en cette sepulture,
 Et le bon loz, qui iamais ne perist,
 Accroist au ciel, & en terre florist.
 Prions à Dieu que, comme l'ay pencé,
 L'ame de luy quiescat in pace.

Amen.





POESIES

MORALES ET RECREATIVES

des XV^e & XVI^e siècles

A.J. del.



RONDEAU

Les Rouges-nez se mettent en bataille,
Et, pour donner tant d'estoc que de taille,
A Beaune font charger l'artillerie.

Sus pyonniers, à la Bouteillerie,
Chargez flascons : c'est force que tout aille.

Faites emplir pypes, tonneaux, futailles.
Charriez le traict, que l'ost on advitaille ;
Car de tirer ils feront dyablerie

Les Rouges-nez.

A Naples tost toute ceste frippaille
N'arrestera, non plus que feu en paille ;
Jamais ne fut si belle pillerie.

Dames, priez pour la chevalerie :
Ils sont tous prestz de crier : baille, baille,
Les Rouges-nez.





BONNE BALLADE

Par Pierre d'Anthe.

ARGENT prent villes & chasteaux,
Sans coup frapper, quant il foisonne :
Argent fait courrir grans bastaulx,
Tant que la mer cerne & viroonne,
D'une mauuaise cause bonne ;
Argent corrompt loix & editz.
Reste sans plus qu'argent ne donne
Santé, ieunesse & paradis.

Argent fait auoir gros morceaulx,
Bons vins, molz litz pour la personne,
Ediffices & iouuenceaulx,
Soye, drap d'or, chaisne tres bonne,
Martres, ioyaulx, belle mignonne,
Gendarmes vaillans & hardis :
Reste sans plus qu'argent ne donne
Santé, ieunesse & paradis.

Argent fait euesques nouveaulx,
Tous prelatz à large couronne,

*Cardinaulx à rouges chappeaulx,
 Abbessé d'une ieune nonne ;
 Argent pechez soult & pardonne,
 Argent fait tout sans contredict :
 Reste sans plus qu'argent ne donne
 Santé, ieunesse & paradis.*

*Prince, l'argent nous habandonne
 Chevaulx bruyans & estourdiz :
 Reste sans plus qu'argent ne donne
 Santé, ieunesse & paradis.*





ENSUIT UN RONDEAU

De M^r Jehan Le Maire de Belges, excellent rhétoricien.

FLEUR fleurissant, nymphe claire & iolye,
Fleurant Flora, belle Aurora polye,
Blanche Hermione aux yeux rians & vers,
On ne sçauroit reciter par nuls vers
La grant beaulté qui en vous se ralye.

L'ardant Phebus envers vous s'humilie,
Car vostre amour trop plus le serre & lye
Que de Daphne, dont sortent lauriers vers,
Fleur fleurissant.

Amour aussi vous requiert & supplye
Qu'à son desir vostre gent cueur se plye,
Sans avoir peur de ses dards si divers :
Et Jupiter ses haultz cieulx tient ouvers,
Pour mieulx choisir vostre forme accomplye,
Fleur fleurissant.





EVE TENANT UNE POMME

Dit ce qui s'enfuit touchant Noblesse.

ADAM fut fait & formé gentilhomme,
Et moy aussi; mais tantost fut deceu
Le bon Adam, quand luy donnay la pomme,
Et par nous deux mortel péché conceu.
Vilains alors nous a Dieu apperceu.
Dont, si la paste, ensemble le levain,
Vilaine fut, si sera tout le pain.

Quoy que l'on dye, ou que l'on face bruyt,
Par ce vaisseau qu'on dit femenin sexe,
Et par le mors deffendu d'un seul fruit,
Sont tous yssus & vilains & noblesse.
Sans transgresser n'estoit que gentillesse,
Par offenser est venu vilenye;
Tout vilain cueur gentillesse desuye.

Autorité, grant richesse ou office,
Font-ils gentilz ou generacion ?
Certes nenny. Mais vertu fait sans vice
L'homme gentil, non pas complexion;
Et a le cueur de noble intencion

*En tous sis faictez. Mais faictez vostre compte,
Qui ayme honneur craint vilenye & honte.*

*Tous hommes ont en moy, mere premiere,
Leurs estres prins, & gentilz & vilains :
Car forgez sont d'une seule matiere,
Et ont le corps, teste, iambes, piedz, mains,
Tout d'un metal. Mais les bons & humains
Remplis de sens & d'honneur qui les haulce
Les fait gentilz, & vertu les exaulce.*

*Dont par Vertu est la Noblesse acquise
Qui ne se peult aux parens transferer :
Ains fault qu'ils soient vertueux, par tel guyse,
Qu'ilz ne soyent veuz de vertuz separer ;
Et ne peult lon proprement inferer
Qu'un prince, duc, ou roy portant coronne,
Soit vil en faict & noble de personne.*

*Vng homme peult estre formé de corps,
Et tant bien faict, & de membre & de face,
Qu'il est gentil à le veoir par dehors.
Mais il ne peult, quelque chose qu'il face,
Loz recevoir, par son corps, s'il n'efface
Vice vilain, qui noblesse diffame,
Et s'il n'ensuit les grans vertus de l'ame.*

*Gentillesse est une noble vertu
Qui ne s'engendre en l'homme par nature,*

*Mais un Gentil de vertu revestu
De l'ame vient, non pas de geniture.
Dont gentillesse, en humaine facture,
Ne peut corrompre ou estre corrompue,
Quant elle prent de vertu sa repue.*

*Qui est gentil ne peult estre vilain,
Qui est vilain n'est pas dit gentilhomme ;
Mais un gentil qui a cueur inhumain
N'est pas gentil, car noblesse consonne.
Il est vilain, quoique gentil se nomme,
Malgré ses biens, office ou prelature,
Qui contre droit offense creature.*

*Conclusion : tout homme vertueux
Par l'ame est noble, & non pas par richesse.
S'il est vilain, c'est par cueur vicieux,
Ou par le corps, quant l'ame n'est maistresse.
Fy de richesse & vile Gentillesse
Qui contre Dieu & Raison fait outrage !
Elle est vilaine & de vilain courage.*

Extollit virtus nobilitatque viros.





AUX DAMES DE LYON

Faict par Maistre Guillaume Cretin, treforier du bois de Vincennes.

JEN veulx à vous, dames de Lyonois,
Plaisans mynois, visages angeliques,
On a pour vous fait iouxtes & tournois ;
Chevaux, harnois, ont cousté maints tournois,
Dont les Gallois sont fort merencoliques.
Par vos relyques, guerres dyabolicques,
Par voies obliques se dressent iour & nuict.
Mais ce n'est pas or tout ce qui reluict.

Par vos regardz, que iectez de travers
A grans revers, gaignez la seigneurie.
Notez que c'est de voz corps par mes vers !
Ce sont gros vers, poignans, rouges & vers,
Puans, pervers, où la chair est nourrye.
Quoy qu'on vous rye, c'est toute tromperye,
Pompe pourrye, & vanité sans doubte :
Tel a beaulx yeux qui souvent n'y voit goutte.

Riez, chantez, caquetez, brocardez
Et regardez les gorriers perruquetz

*Allez monstrez vos musequins fardez,
Contregardez vos corps & ... bardez ;
Plus ne tardez vous trouver es banquetz,
Dressez caquetz, presentez les bouquetz ;
Pour tous acquetz, le bruit sur vous redonde :
Mieux vault bon bruit que richesse en ce monde.*

*le m'esbahys dont vous tenez la guise
D'estre en l'Eglise, ainsi encaquetées :
C'est grant horreur comment on se deguise,
Avez-vous quise ceste façon exquise,
Tres mal requise, qui vous fait effrontées,
Trop moins domptées & trop plus ehontées
Que les hantées communes & infames.
Honte siet bien a bonnes preudes femmes.*

*Lorsque devez dire vos oraisons,
Riz & blasons en l'eglise cherchez :
Mieux vous vouldroit de garder la maison,
Que iamais homs par telles achoisons,
Eust les poisons que de vos yeulx tranchez.
Vous y marchez, ainsi qu'en plains marchez,
Et remarchez mignons à vostre vueil.
C'est en amour un grant poste que l'œil.*

*Avez-vous pas cognoissance assez ample
Que Dieu du temple chassa tous les marchans ?
Cela devez retenir pour exemple.
Mais quant contemple Gorriers à vostre temple,*

De frayeur tremble par vos regardz tranchans.
 Marchez aux champs : vos marchez sont meschans,
 Trop empeschans le sentier de Raïson ;
 La maison Dieu est maison d'oraison.

Que peult servir ainsi vous preparer,
 Pigner, mirer, & passer vos templettes ?
 Quant mort viendra ame & corps separer,
 Deseparer faultdra & demarer.
 Pour reparer tous vos faictz & amplettes,
 Vos boïtelettes, pouldres de vyolettes,
 Chaisnes, baguettes, ne vous saulveront pas :
 Pencez que mort est un dangereux pas.

Vous willadez & gettez vos regardz
 De toutes parts, ainsi que vont roseaulx
 Selon le vent, sur un tas de Coquars,
 Vilains lombars plus infectz que meseaulx.
 Tetz damoiseaulx ont bec, langue & museaulx,
 Ainsi que oiseaulx qui caquettent en cage :
 Femme se perd d'escouter faulx langage.

Il vous fiet bien d'acoustrer voz visages,
 Et prendre usage de sard, qui le cuyr tainct !
 Vous corrigez nature en ses ouvrages
 O quelz outrages ! par vos lasches courages
 Voulez, oultre aages, rafraïschir vostre tainct ;
 Il est bien tainct ! si la mort vous aëtrint

*Qui tout estainct, couleur n'aurez en face.
Il n'est beaulté qui soudain ne s'efface.*

*Femme de bien doit estre en Dieu servente,
Pour vent qui vente ferme & sans varier,
Mais à Lyon ce bon renom s'esvente.
Si se treuve ente, elle se met en vente,
Nul ne se vante en riens contrarier.
Pour charier filles à marier,
On fait lyer le bouquet sur l'oreille,
Bel a biller qui a bille pareille.*

*Trop me desplait que tant l'ardure dure,
Luxure sure toute noblesse blesse ;
Homme qui voit telle laidure dure
Procure cure la corrompüre pure.
Rompüre pure ! car la simpleesse plesse,
leunesse nesse le goût de la Mort mord.
Qui vit il voit ; qui est mort il est mort.*

*Dames scachez, pour certain, que mourrez,
Et que me orrez comparoir en personne,
En tel estat tous iours ne demourrez ;
Plus ne pourrez, à l'heure que voudrez.
Du tout sauldrez, si la grant cloche sonne :
Qu'on se façonne, la raison s'y consonne,
Tant est qu'on veult ne perdre corps & ame.
S'on vous reprent, c'est signe qu'on vous ame.*





LES ADIEUX
DE CATHERINE DE MEDICIS

Royne & mere du Roy.

AV ROY MON FILS.

 *DIEU* donc le Roy mon filz (1).
Tous mes cris
Iront de vous resonnant,
Pour dire quoy & comment
Tous les biens en vous comprins.

(1) On lit d'abord dans le Manuscrit 883, un *Adieu* du roi François II à sa Mère, auquel elle répond dans cette première pièce. Le voici :

A LA ROYNE MA MERE.

*Adieu ma maistresse bonne
Qui eslonne
Mari & sa grant cruauté,
Congnoissant la loyauté
De vostre heureuse couronne.*

A LA ROYNE MA FILLE.

*Adieu Royne ieune & blonde,
 Qui le monde
 En huit iours feroit combattre,
 Si quelqu'un vouloit debattre
 Que sa beauté fust seconde.*

A MESSIEURS.

*Adieu les freres du Roy,
 Qui la loy
 Donneront en plusieurs lieux,
 Dieu vous fasse vivre vieux
 Et croistre en vertu & foy.*

A MONSIEUR LE CARDINAL DE LORRAINE.

*Adieu mon bon Cardinal,
 Vray canal
 Pour arrouser nostre France
 De vertu & de science,
 Y mettant repos final.*

A MONSIEUR DE GVISE.

*Adieu François de Lorraine,
 Dont la peine
 Vous rendra sure memoire
 De perpetuelle gloire
 Et fidelité certaine !*

A MONSIEUR LE CARDINAL DE GUISE.

*Adieu mon gros rat de Guise,
 Qui attise
 Dedans moi-mesme une flamme
 Telle, que vous n'avez femme
 A vous plus fidele acquise.*

A MONSIEUR LE PRINCE DE LOINVILLE.

*Adieu, prince de loinville,
 Plus habile
 Que nul autre de vos ans,
 Dieu les fasse triomphans
 Dans les champs & dans la ville !*

A MONSIEUR DE NEVERS.

*Adieu donc François de Cleves,
 L'ai mis trefue,
 Vous perdant, à mes plaisirs.
 Faites donc que mes desirs
 Veuillent mes absences briefves.*

A MONSIEUR LE MARECHAL DE SAINT ANDRE.

*Adieu donc lacques d'Albon,
 Qui es bon
 Quant au service des armes ;
 Mais quant à celui des dames
 Vous perdez vostre renom.*

A MA FILLE DE GVISE.

*Adieu, ma fille de Guise,
 Bien apprise,
 Et si généreusement née,
 Que sa bonté obstinée
 Rend sa beauté plus exquise.*

A MADAME DE MONTPENSIER.

*Adieu ma fille Jacquette,
 Toute parfaite
 En vertu & éloquence.
 Que des poètes la science
 Soit en vous au vif pourtraicte.*

A LA CONTINE.

*Adieu fleur de la Myrande,
 Qui comande
 Par sa beauté à tout homme;
 Mais sa grand rigueur les somme
 Ailleurs faire leurs offrandes.*





EPISTRE

A MADAME YSABELLE DE FRANCE, ROYNE D'ESPAGNE

Par la mesme.

POUR nostre adieu, non dict, mais bien senti,
Le ciel ne s'est à pleuvoyr consenti;
Car en voyant la couverte douleur,
Il a couvert la pluye de chaleur,
Ne s'emouvant à pleurs ne à pleuvoyr,
Tant que sans pleurs nos cœurs il a peu veoir.
Mais maintenant que l'œil perd son obiect,
Qui le rendoit à pleurer non subiect,
Le cœur, qui n'a la consolation
De ce regard plein de dilection,
Par grant regret s'est prins à s'estonner,
Tant qu'il a fait esclairer & tonner
Le ciel montrant, l'apostume crevée
Qui me rendoit à la porter grevée,
A mes hauts criz s'accorder le tonnerre.
Par mes souspirs le vent fait partout guerre :
A ma complainte & lamentation
Contraint la grele à faire emotion.

Le mal qui moins me tourmente & ennuie
 C'est le pleurer qui faiçt venir la pluye.
 Car de tous maux le pleurer est le moindre,
 Et le plus grand est celui qu'on veut feindre.
 Le pleur faiçt mal au cœur ioyeux & sain ;
 Mais au dolent il sert quasi de pain.
 Car si le mal par pleurs n'est allegé
 A tout le moins il en est soulagé.
 Et a le ciel faiçt declaration
 De la couverte & iuste passion
 Que i'ay sentie à ce departement,
 Dont, vous voïant, ie n'avois sentiment.
 Mais, maintenant que ie ne vous vois plus,
 M'en vais à Dieu, luy dire le surplus,
 Le suppliant qu'il vous soit tout en tout
 Comme vous sieut, en soy par chascun bout.





II. EPISTRE

A la meſme.



*V*YDANT au ſoir en repos ſomeiller,
Amour me vint en colere eſveiller,
Disant : eſcripts, & prens la plume en main,
Sans repoſer ni attendre à demain !
Prendre ne peut ta fille en patience
Ceſte trop longue & faſcheuſe ſilence.
Je reſpondis quaſi tout en dormant :
J'ay tant eſcript que ie n'ay argument
Pour bien eſcripre. Et il me repond : ne ceſſe
Juſques à quant que la poure princeſſe
Soit ioincte au bien que tant elle deſire :
Alors ta main repoſera d'eſcrire.
Mais juſques là ta fille n'abandonne,
Et par eſcript quelques plaiſirs luy done.
Je me lieuai eſtant de luy preſſée,
Du papier prins, & ma plume ay dreſſée,
Et en allay aupres de ma fenestre
Me pourmener, pour plus à mon aiſe eſtre :

Puis ie m'assis, & me prins à penser
 Par quel endroit ie pourrois commencer.
 L'attendis peu que i'ouys un grant brui&,
 D'un vent sortant de feuilles & de frui&,
 Qui doucement portoit à mon oreille
 Un son piteux, qui me dona merveille.
 Je me tournay & de& & dela,
 Pour mieux savoir le lieu d'où vient cela ;
 Mais ie ne voy arbres, branches ne feuilles,
 Qui doucement d'un accord ne se deuillent.
 Et à leur son les petites fontaines
 Ont respondu comme esgales en peines,
 Auxquelles vint la voix de la Riviere
 S'unir encor par si douce maniere
 Que i'oyois bien leur amoureuse voix,
 Mais un seul mot entendre ne scavois.
 Mon couvrechief me prins à destacher
 Et mon oreille ouvrir & approcher.
 Là i'entendis un mot piteux & bas,
 Toutes les voix en luy disant : «
 Helas, helas ! Or l'aurons nous perdue ?
 Bas dessus nous ne tourne plus sa vue,
 Et sa beauté qui nous embellissoit,
 Ceste beauté qui nous resjouyssoit,
 Ceste douceur adoucissant nos frui&s.
 Or sommes nous sans elle tous destruits. »
 Et ie sentis de telle creature
 Un tel helas ! croyez que ma nature

*Ne peut souffrir d'ouyr le demourant,
Mais me remis en ma Chambre courant,
..... croyant, hélas mon Dieu,
Ramener tost de ce desolt lieu
Celle que tout œil & levre regrette
Et que revoir incessamment souhaite.*





RESPONCE

DE MADAME YSABELLE DE FRANCE

A la precedente Epistre.

 *ce matin, Madame, j'ay receue
En grand plaisir vostre Epistre & bien lue.
Mais me faisant souvenir de l'adieu,
A tous emeus recits j'ay donné lieu.
Et si le ciel retarda de pleuvoir
Pour ne me faire aux yeulx la larme avoir,
le vous diray pourquoy cela advint.
C'est que l'adieu d'un Dieu gard' me souvint
Qui resserra mes pleurs, mais nonobstant
N'effaçà point en mon cœur mal content
Le dur ennuy qui tous iours me tourmente.
Et entendez que, vous trouvant absente,
Hyer au soir ie me prins à me plaindre.
Lors Dieu voulut astres & ciel contraindre
Pour deslaiser mon mal dur à porter :
Le vent cueillist, pour les vous transporter,
Les haults soupirs & mon deuil importable.
Voyla comment fust le ciel favorable,*

Ayant voulu le vent prompt & legier
 En m'eslorant vous estre messagier,
 Faisant ouyr mes plaincts à vostre oreille,
 Où me constrainct ma douleur non pareille.
 Or craignant trop que ma longue escripture
 Vous fist sentir de nouveau la poncture
 De vostre ennuy si fort à supporter,
 Je prie à Dieu, qui nous peult conforter,
 Me faire veoir année.
 En attendant ceste heureuse iournée
 Qui, me Dieu gard', me fera autant ryre
 Que ceste adieu me cause de martyre,
 Je vous supplie estre de moy contente,
 Et me tenir la plus obeyssante
 Fille qui fust & qui iamais sera,
 Tant qu'en cest corps l'ame demourera.





III. EPISTRE

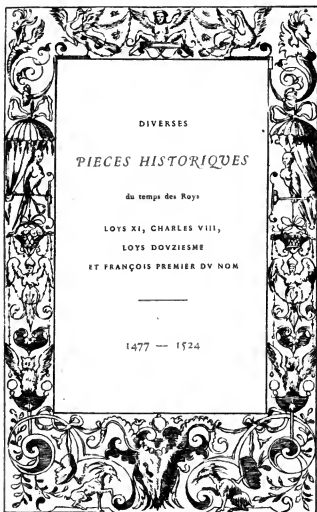
DE LA ROYNE MERE A MADAME.

VOSTRE premiere escripture par moy lue
M'a faict quicter la part qu'avois eslue
De fortement porter l'adieu sans larmes.
Mais escoutant vos veritables termes
Desquels Amour est fidelle temoing
Voyant l'ennuy, le regret & le soing
Que vous portez de ce departement,
Ayant de vous, non de moy sentiment.
Vostre deuil pleure, & vostre ennuy me fasche,
Vostre regret regrette en toute place.
Car vous sçavez que celle qui n'est rien
Ne peult en soy sentir ni mal ni bien.
Mais en vivant en vain ie me consens
De confesser que vostre mal ie sens,
Et vostre bien aussy me resiouyt,
Tant que mon cœur du mal est bien iouy
Que vous portez de moy dedans le vostre
De ne passer, ma fille, tout plus oultre.

Contentez vous que le Ciel pour pleuvoir,
 Tonner, gresler, a faict nostre ennuy veoir,
 Et ceste nuict la terre a faict trembler,
 Voyant tel mal dessus elle assembler
 Comme disant : ie n'en puis plus porter.
 Mais aujourdhuy pour me reconforter
 M'avez escript une si bonne Epistre,
 Voyant l'esperoir que commencez à tistre
 De me revoir, que ie croy que la toylle
 Vous servira bientôt de forte voylle,
 Pour en ce lieu vous faire retourner,
 Ou moy à vous incontinent mener.
 Cest esperoir là esperé fortement
 A essuyé mes yeux ioyeusement
 Et de mon cœur à chassé la tristesse,
 En me faisant de vous revoir promesse.
 Ainsy vivray-ie en espoir tres contente,
 Mais que soyez venue à vostre attente,
 C'est de revoir celui qu'aymez devez,
 Et qui bien vient à mon gré vous savez.
 Et aussi tost que vostre œil & son œil
 S'assembleront, ie n'auray plus de deuil.
 Car de vos cœurs ie les tiens tant unis
 Par vray amour, & de vertus guarnis
 Que ce n'en est qu'un. Avecque ces deux
 Le mien loger pour tout iamais ie veux,
 Non pour garder l'un l'autre d'approcher,
 Mais leur servir d'un lien ferme & cher.

*Et scay ie bien ma force n'estre telle
Que puisse amour rendre perpetuelle,
N'y ay ie dit à la mettre ou parfaire.
Parquoy me faut suppliation faire
Au tout puissant, qui est le vray amour
En vos deux cœurs faire à iamais seiour.
Alors sera le mien aussy delivre
Pour avec vous en luy à iamais vivre.*







NOUVELLES PORTEES EN ENFER

PAR VNG HERAVLT DV FEV DVC DE BOVRGOINGNE

le iour qu'il fut tué en la bataille de Nancy.

1477.

REVEILLEZ-VOVS, Charon, ne dormez plus;
Sur l'obscur bord des infernaulx palus,
Equippez tost vostre barque envyeuse,
Où vous passerez mainte ame douloureuse;
Venez querir ceste ombre tant cruelle
Qui a laissé sa charogne mortelle,
Qui ne fut oncques de sang humain saoulée,
Au propre sang de luy taincte & souillée.

O noble duc de Lorraine, René,
De bonne heure certes vous futes né,
D'avoir vaincu, avec les Allemans,
Cil qui troubloit tous les quatre elemens.
Graces sont deues & merites aussi
A la Noblesse & Peuple de Nancy,

*Qui résisté ont à son entreprise,
 lusques à tant que par vous ait mort prise,
 Et fait la fin qu'il avoit desservye,
 Correspondant à sa dampnable vye.*

*De trahison aussi plaine d'orgueil
 Or gist envers couché soubz ung cercueil,
 Qui six piedz a tant seulement d'espace.
 Bien doibt avoir aux Enfers lieu & place,
 Car il n'ayma oncques Paix ne Concorde,
 Ne n'eut pitié, foy ne misericorde,
 Mais cruauté, felonnye & rancune,
 Qui veult le pleure; Dieu en loue & Fortune.*





EPITAPHE

DU ROY LOYS VNZIESME

1483

PEVPLE qui voy en ce piteux arroy
De moy Loys, iadis ton puissant Roy,
Le corps gésir par la Mort qui tout blesse,
Si pytié est de royalle Noblesse,
Puisque par Mort tous sont & seront mors,
Cesse ton ire, & prens quelque remors,
En regardant par pytié ou envye,
Les faiçtz divers de ma passée vye.
Ce n'est à Dieu louange, ne service
Aux trespassez, de leur imposer vice.
Si i'ay doncques quelques fois merité,
Suys & poursuis chemin de Verité.
Il n'est si saint, si vertueux & sage,
Qui n'ait failly en ce mondain passage ;
Mais on ne doit ordoyer la blancheur
De l'innocent des vices du pecheur.
I'ay esté dur, robuste en mon aspreste
A mes subgets ; doucement le confesse.

Mais contraincte de mon urgent affaire
 M'a donné cause & raison de ce faire.
 Mon propre sang dont cuidoye estre amy,
 Me fut ensemble & frere & ennemy;
 Si que guerre, qui tout pays despeuple,
 Me feit querir le recours de mon peuple,
 Et fuz contrainct souldoyer mainte gent,
 A faire empruntz & amasser argent,
 Pour garantir la couronne de France,
 Et preserver le monde de souffrance.
 Par mes labeurs, par peines & travaux,
 Par fiers destours & courses de chevaux,
 Par durs esfors, comme on voit par exemple,
 Mon royaume ie feiz tres-grant & ample
 Et augmentay si bien ma seigneurie
 Que ma gloire n'en doibt estre amenrye.
 Ne feiz-ie pas la puissante Bourgongne
 Subgette à moy, o sa honte & vergongne ?
 le subiugay de son Duc inhumain
 Force & pouvoir soubz ma royalle main ;
 le par apres, qui tous iours loz aquis,
 Tout Perpignan & Roussillon conquis ;
 Et tant feiz lors, qu'Arras & sa province
 Me recongneut com son souverain prince.
 Par mon moyen & ingenieux art
 le deschassay l'anglois Roy Hedouart,
 Qui ià avoit, & sa puissance hardye
 Fait maint excès dedans la Picardye,

Et neantmoins, sans guerre ou coup ferir,
 Sans sang humain, ou veoir nescun mourir,
 Trouvay moyen le mettre hors de ma terre,
 Et renvoyer son ost en Angleterre;
 Dont tost apres vainquis mes ennemis.
 En throne d'or & de gloire fuz mis :
 Et vint à moy, salutaire & propice
 Paix desirée, & celeste lustice :
 Lesquelles deux en mon royaume tins,
 Si longuement que mon peuple maintins
 En seureté ; & fut lors honorée
 lustice & Paix en cest aage dorée.
 Donques, humains qui apres moy vivez,
 Et qui mes faictz & mes œuvres sçavez,
 Ne molestez mon pouvre corps qui pose
 D'aucun reproche ou deshoneste chose ;
 Mais s'il vous plaist, d'amoureuse pytié
 Priez pour moy en signe d'amytié.
 Car les ames parties de ce monde
 Ne quierent point de louange parsonde
 Ne blasme aussi d'aucun cryme ou meffaict ;
 Seulle oraison leur proufite en effect.





POUR LE DICT ROY LOYS VNZIESME

QVATRE haultz faiçtz feit en son temps Loys
De quoy surtout doibt estre hault loué :
Les deux pour luy, les aultres pour son fils,
Dont le royaume se tient à bien doué.

Le premier fut, quand il eut desnoué
Et desseublé le neu du Bien publique :
L'autre si est, dont il fut advoué,
Qu'il renvoya les Angloix sans replique.

Le tiers si fut, quant il vit decliner
Et que ses iours tendoient à la fin,
Que luy mesmes voulut examiner
Et enseigner en vertu le Daulphin.

Après aussi le maria afin
De delaisser paix militer sur terre,
Dont il a fait avoir, à la par fin,
loye aux François & deuil en Angleterre.





DE M. LE DUC IEHAN DE BOURBON

Deuxiesme de ce nom.

IE fuz Iehan filz de Charles duc de Bourbon iadis
Extrait de droite ligne du bon roy saint Loys,
Et fuz premierement conioinct par mariage
A la fille au roy Charles, dame de hault parage.
Deux aultres nobles dames apres celle espousay,
Mais de nulle des trois filz ne fille ie n'ay.
En ma ieunesse fuz en faictz d'armes nourry :
Par moy desconfiz surent Anglois à Formigny,
Incontinent apres Normandye fut prise
Et tantost Aquitaine du Roy Charles conquise.
La fuz son lieutenant, seul chief & gouverneur,
Loyaulment le servy sans blasme ou deshonneur.
Du Roy Loys son filz euz grans biens & honneurs ;
Mais Charles Roy regnant m'en feit d'assez greigneurs,
Quant les Seigneurs de France en assemblée notable
Vniquement m'estleurent de France conestable.
Lors solennellement il me bailla l'espée,
Laquelle à mon honneur ay iusqu'icy gardée.

*A Dieu en soit donnée du tout gloire & louange,
 Qui tousiours gardé m'a de honte & de ledange.
 Or a la Mort commune, qui aux humains fait guerre,
 Reduiët ma propre chair soubz ceste lame en terre.
 l'ay rendu à Dieu l'ame, que i'euz de luy par don,
 Requerant sa mercy, sa grace & vray pardon.
 A soixante & quatre ans party hors de l'exil
 Du miserable monde, le premier iour d'avril,
 L'an mil & quatre cens & quatre-vingtz & huiët.
 Priez Dieu que o luy soye en Paradis conduiët.*

Amen.





LE CONTREDICT DE NAPLES

EN DEUX BALLADES

Fait pour l'allée du Roy Charles huitiesme à Naples.

1494.

QUE faites-vous, Gaulles preux & puissans,
Crains & doutez de toute creature ?
Si Dieu vous a force, pouvoir & sens
A plain donné, en si noble nature,
N'employez pas à seule nourriture
Le corps, qui est mortel en tous endroitz ;
Ains vous, qu'estes chevaleureux & droiz
Monstrez à coup vostre force honorée,
Et vous aurez en bref, Princes & Roys,
Paix tres-certaine & victoire esperée.

Vous aurez gens à milliers & à cens,
Hardis & preux dedans vostre sainture,
Lesquels ne sont aux coups ferir absens,
Quant est besoing, par grant desconfiture.
Vous avez biens, querelle, temps, droiciture,

Pouvoir, fortune, & la commune voix ;
 Riens ne vous fault que le vueil ceste fois.
 Ciel, terre & mer vous est or preparée,
 Pour obtenir, par raisons & grans droictz,
 Paix tres-certaine & victoire esperée.

Reveillezz donc vos cueurs & vos cinq sens,
 N'amoindrissez la vostre geniture.
 On scait assez à Paris & à Sens
 Vostre valler, querez aultre adventure :
 Nul n'est loué en sa propre closture,
 Faiçtes aprest de chevaux & harnois.
 Itallians, & Germains, & Dannois
 Vous serviront & de lance & d'espée.
 Ainsi aurez avec la blanche croix
 Paix tres-certaine & victoire esperée.

Prince qui a pouvoir, loy, garniture,
 Pour conquerir l'ancienne pasture,
 Dont fut iadis sa souche separée,
 Ne doit doubter d'en faire l'ouverture ;
 Car par ce point peult avoir sans rompture
 Paix tres-certaine & victoire esperée.





RESPONCE

 *ONSIDERE ce que ie voy & sens,
Quant au decours de fragile Nature,
Et qu'Atropos à milliers & à cens
Rue sur tous coups de desconfiture,
Voyant faillir l'antique geniture
Des primerains conquerans & grans Roys
Qui ont semé batailles & desroys,
Raison crye comme desesperée;
Mieux vault à tous voullans suivre les droiz
Paix certaine que victoire esperée.*

*Qu'en aduint il à ung des plus puissans
Qui onc seignit espée à sa sainture ?
Cest Hannibal assez est congnoissans.
Après avoir mainte grande rompture,
Maint grief effort, & mainte aspre iacture
Contre les murs de Romme en tous endroitz,
Trouva pour vray les sentiers trop estroitiz,
Quant Scipion sa force eut separée.
Plus luy eust faict d'honneur à ceste fois
Paix certaine que victoire esperée.*

*Daire y mourut, luy & tous ses Persans,
 Cuydans vaincre sous fortunée cure.
 Si Cathiline eust arresté son sens,
 là n'eust acquis honteuse sepulture.
 Marc-Anthoine fait trop faulſe ouverture,
 Quant il brisa d'alliance les droitz,
 Et bien luy fut ſa faulte comparée.
 Bref, trop mieulx vault, ſelon ce que ie vois,
 Paix certaine que victoire eſpérée.*

*Prince qui a ſuffiſante cloſture
 Ne doit gecter ſon ſort à l'adventure,
 Si bien ne voit la cauſe préparée.
 Ses ennemis doit chaffer, c'eſt droicſture.
 Mais plus eſt ſeur pour toute creature
 Paix certaine que victoire eſpérée.*





RONDEAU DUDICT VOYAGE

SAINCT-MALO, d'Vrphé, & Beaucaire
Ne vous fera l'on iamaïs taire
De Naples guider le voyage ?
Que le grant dyable ou malle rage
Vous puisse les bouches retraire !

Assés sçavez qu'il est contraire
Au royaume ; mais pour attraire
Le chapeau, vous guydez l'affaire
Saint-Malo.

Bourgeois, Marchans, vueillez retraire
Le fol conseil, quant chascun braire
Voyez de vous à forcenage.
On vous mettra, pardieu, en cage,
En la Barbarye ou au Caire
Saint-Malo.





DU CONNESTABLE DE BOURBON

ET DE SA RETRAITE DE LA PROUVENCE

1524.

V^N cerf-volant, d'estrange portraicture,
Armé sans plus d'une faible sainture
De vain espoir, qui folz cueurs à foy tire,
Obliant Dieu, foy, son sang & droicture,
Mesmes le lieu de douce nourriture,
Pour vivre loing à honte & à martyre,
Est d'Italie arrivé d'une tire,
Et descendu au pays de Prouvence,
Là faisant foy de sa grieve insolence,
De ses faulx tours, & trahysons cruelles,
Ou pour sa iuste & droicte recompense
Il a perdu sa sainture & ses aelles.

Pour augmenter & croistre son iniure,
Comme ung infame & damnable pariure,
S'est allyé de l'aigle de l'Empire,
Mettant du tout son entente & sa cure
De le suyvir, & soubz nute obscure
Voulloir garder le clair souleil de luyre,

*Lequel bientoſt a ſes aelles de cire
Et d'Icarus faiçtes à la ſemblance
Faiçt fondre en mer, qui pour la ſouvenance
En portera le nom & les nouvelles,
Puis que deſià, par commune aſſurance,
Il a perdu ſa ſainçture & ſes aelles.*

*Que ſaiz-tu ores, en cendre & ſepulture,
O maiſtre Alain, qui, par art & nature,
As meritè la palme de bien dire ;
Et toy, Petrarque, exquis en eſcripture,
Qui pour ta Dame as deſcript l'aventure
Où vraye amour t'a long temps fait deduire,
Relevez-vous & faiçtes en l'aer bruyre,
Pres d'Avignon, où luyt votre eloquence,
Du tres bon Roy la force & l'excellence,
Les grans vertus, les graces immortelles.
Quant eſt du cerf, pour toute conſequence
Il a perdu ſa ſainçture & ſes aelles.*

*Prince du peuple, il eſt temps qu'on s'avance
De mercyer la divine puiſſance,
En lui rendant louanges eternelles,
Sans plus doubter l'oultrageuſe arrogance
Du monſtre faulx. Car en triſte ſouffrance
Il a perdu ſa ſainçture & ſes aelles.*





SUR LA SEPULTURE

DE FEV MONSEIGNEVR DE BAYARD.

1524



*V ne gist pas par mort qui tout oppresse
Le bon Bayard tout bardé de prouesse,
Decorant l'aer des saulx de ses louanges,
Ains vit tous iours en gloire à luy propice,
Rendant l'honneur à France sa nourrice
Et grant merueille aux nations estranges.*

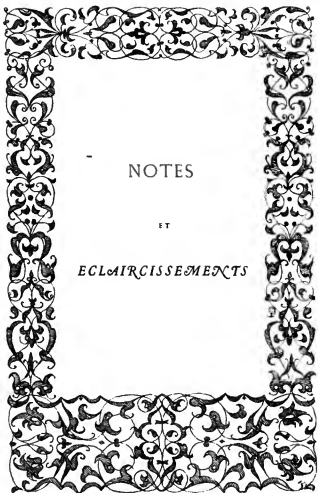
*Icy n'est point, en terre pourrissant,
Le bon Bayard à tout bien hanissant,
Dont les valleurs sont en tous lieux diffuses,
Mais volle en l'aer avecques Pegasus
Prenant son vol droict au mont Parnassus
Pour restaurer la fontaine des Muses.*

*Cy n'est pas mis en basse sepulture
Le bon Bayard chef d'œuvre de nature,
L'ung des parfaictz qui soit point à la ronde.
Ains soit là sus sans erreur & abbuz*

*Guydant le char du reluisant Phœbus
Environnant de son loz tout le monde.*

*Cy n'est couché en tristes funeraillies
Le bon Bayard grant maistre des batailles,
Des fiers assaulx, des combats & allarmes,
Ainçois triumphe en amour & pitié,
Qui ont contrainct cruelle inimitié
De l'honorer enfin de plaincts & larmes.*





NOTES

ET

ECLAIRCISSEMENTS

A. J. del.



NOTES

ET ECLAIRCISSEMENTS

On nous permettra d'ajouter ici quelques détails à ceux que nous avons donnés sur Triboulet dans notre Avertissement. Nous citerons d'abord tout au long les vers où Jean Marot introduit, d'une façon si originale le personnage dans son *Voyage de Venise*, le montrant qui se précipite affolé de terreur en entendant la canonnade de Peschiera.

Triboulet fol du Roy, oyant le bruyt, l'horreur,
Couroit parmy la chambre, en si grande frayeur
Que soubz un liât de camp de peur s'est retiré,
Et croy qu'encor y fust qui ne l'en eust tiré.
N'est de merveille dont si faiges craignent coups
Qui font telle treneur aux innocens & foux.

Triboulet fut un fol de la teste escorné,
 Aussi sage à trente ans que le jour qui fut né :
 Petit front, & gros yeulx, nez grant taillé à voſte,
 Eſtomach plat & long, hault dos à porter hote ;
 Chascun contrefaiſant chanta, danſa, preſcha,
 Et de tout ſi plaifant, qu'onc homme ne ſaſcha.

Pour ne rien négliger de ce qui le regarde, on peut citer encore l'épigramme latine, compoſée par Vulteius (*V. Epigrammata Joannis Vulteii Remenſis*, lib. iv, où l'on voit que l'auteur s'appelait Faciot et non Voulté, comme diſent les biographies). Mais cette épigramme n'eſt qu'un jeu d'eſprit qui ne nous apprend rien ſur le perſonnage ; la voici :

Vixi morio, regibuſque gratus
 Solo hoc nomine, viſo num futurus
 Regum morio ſim Jovi ſupremo.

Nous avons dit que quelques critiques avaient diſputé à B. des Périers la propriété de la partie de ſon livre où ſe trouve la quatre-vingt-dix-huitième *Nouvelle* toute pleine d'anecdotes ſur Triboulet. Cette nouvelle même pourrait être invoquée à l'appui de cette opinion. En effet, elle ſe termine par une alluſion à une phraſe de la deuxième nouvelle que nous avons citée, comme s'il s'agiſſait d'un livre & d'un auteur différents : « car on dit qu'il eſtoit plus heureux que ſage. » Du reſte, des Périers lui-même a pris ſoin de nous avertir qu'il ne fallait pas attacher trop d'importance à ſes attributions, & qu'il mettait les noms un peu au hafard. « Qu'on ne me vienne pas, dit-il,

faire des difficultez : oh ce ne fut pas cestuy-là qui fit cela... Riez seulement, & ne vous chaille si ce fut Gaultier ou si ce fut Garguille.... Les noms ne font que pour faire débattre les hommes. Je les laisse aux faiseurs de contrats & aux intenteurs de procez. »

PAGE 31, DE MUGUET. — C'était un autour ou un épervier, les seuls oiseaux de poing avec lesquels on chassât la perdrix. La remarque est de M. le baron J. Pichon, & ces vers peuvent répondre à un de ses doutes ; il a peine à admettre que Louis XI ait pu chasser avec cette sorte d'oiseau réservée selon lui aux petits gentilshommes. On voit que Louis XII en a fait autant. — Louis de Brézé était le fils de Jacques de Brézé, l'auteur du *Livre de la Chasse du Grant Sénéchal*, édité par M. J. Pichon, Aubry, 1858. Louis avait hérité des talents & de la passion de son père pour la chasse.

PAGE 33, DE CHAILLY. — On voit combien étaient variés ses talents, comment aussi Louis XII, dans ses campagnes au-delà des monts, semblable en cela aux barons de France partant pour la croisade, se faisait suivre de ses équipages de chasse. On connaît, du reste, la passion de Louis XII pour cet exercice.

PAGE 34, DE HERBAULT. — Il a soin de marquer qu'il est du vrai poil gris & de la bonne race des chiens du Roy. En effet, d'après tous les témoignages, ils ont tenu de tout

temps la place la plus honorable dans les meutes royales. Selon le *Livre de la Chasse du Roy Charles IX*, c'est saint Louis qui les aurait ramenés d'Orient. Ils étaient d'autant plus recherchés qu'on les croyait à l'abri de la rage.

PAGE 36, DE RELAY. — C'est ainsi que le nom est écrit deux fois dans le manuscrit, & non Relay comme dans la Muse chaffereffe, ni Relais comme dans Lacurne de Sainte-Palaye. Ne ferait-ce pas, en effet, la véritable orthographe ? Ne devrait-il pas son nom à un parrain anglais ? Ne faudrait-il pas voir là le mot Raleigh écrit à la française ?

PAGE 45, LE DÉBAT DU BOUCANIER ET DU GORRIER. — Le sens de ce mot de Boucanier n'a rien de commun avec celui qu'il eut plus tard appliqué à certains aventuriers fameux d'Amérique. Ce nom des Boucaniers venait, nous dit-on, d'un mot de la langue des Caraïbes qui désignait la claie sur laquelle ils faisaient sécher leur viande & la cabane dans laquelle ils l'enfumaient. — Ici Boucanier signifie l'homme qui affecte de ne pas suivre les modes, arriéré dans son costume, passé de mode : c'est le sens que lui donnent tous les vieux lexiques. Bouquanier : *hors d'usage, obsoletus, ab usu alienus*, dit Monet (*Inventaire des deux Langues*). *Old, stale, past taste, out of use, out of season*, dit Cotgrave (*French and English Dictionary*). On lit encore dans Nicot : Bouquanier, *cela est bouquanier, Obsolevit iam ista ratio. Bud. ex-cicerone.*

Gorrier est au contraire l'homme à la mode, celui qui

fait parade de son élégance, qui en fait profession. Gorre, dit Cotgrave, si précieux pour la connaissance de tant de mots aujourd'hui hors d'usage, *bravery, gallantness, gorgeousness, pomp, magnificence*; femmes à la grande gorre, *puffing or flaunting wentches, costly or stately dames*. Gorre, dit Monet, vieux mot, *pompe & magnificence*. Gorrier, *magnifique, pompeux en habits*. Ménage, à propos de ce mot, remarque que Rabelais a dit : *palefroi gorrier*. On lit dans Furetière : « Gorre, vieux mot, *pompe*, d'où a été fait Gorrier, *glorieux, mignon* : Gorres au pluriel voulait dire *Rubans*. » On cite une phrase de Maillard sur la vanité de ces « Mesdames à la grande gorre quand elles avoient vestu leur robe, les manches de laquelle estoient si larges, qu'elles suffiroient maintenant à en faire une entière. » Bragard veut dire *vaniteux*. Nicot dit : Bragard ou Bragueur, *bullatus, elegans homo*, du mot *bragues* ou *braies*; Cotgrave, *gay, gallant, flaunting*; Monet, *joli, poupin, comptus homo, concinnus*. Barde, *armure du cheval de bataille, harnais*. Carnequin, *pied de biche, instrument pour tendre l'arbalète*. Tabar, selon Cotgrave, *a long riding cloke or garment*.

Le *Débat* appartient au temps de Louis XII. L'auteur était fils de ce Jean Robertet de Montbrison, qui, dit M. Quicherat, avait fait comme poète les délices de la cour du duc Jean II de Bourbon. Il occupait auprès de lui la position d'un Mécène. Ce fut, du reste, le mieux renté des beaux-esprits de son temps. Sa grande réputation lui avait valu une pension de Louis XI, ce qui amena

les Robertet au service de la France. On voit, par l'exemple de François Robertet, qu'ils avaient gardé un pied dans chaque cour. On connaît Jean Robertet, François & Florimond, ses fils, François & Jean, fils & neveu de Florimond, tous deux secrétaires de la Chambre, Claude, secrétaire de France. Ils marièrent leurs fils dans les plus grandes familles. (Voir le père Anfelme, *Histoire généalogique*, &c.)

PAGE 49. — Se garder d'un *nisi* par écrit. *Nisi*, formule d'obligation « *Claufula de Nisi*, dit du Cange (*Gloss.*, tome IV, p. 1188), qua quis fidem suam obstringit se quippiam præstiturum, ea conditione ut si promissa non perfecterit, pœnis subiaceat in hujusmodi obligationibus appositis sub hac, aliave simili, formula: *nisi contenta adimpleverit*, &c. » Il cite encore cette phrase : « *Obligabimus nos sub pœnis Camerae apostolicæ & per obligationem de Nisi.* » On trouve encore dans Pathelin :

Le beau *Nisi*
Où en brevet y ont ouvré.

Voir aussi *Ancien Théâtre français*, tome 1^{er}, Paris, Jannet, la Farce nouvelle des Femmes qui réclament les arriérages de leurs Maris & les font obliger par *Nisi*.

PAGE 58, TRIOMPHE. — François Robertet avait été tout naturellement amené par ses fonctions mêmes à connaître les œuvres de Pétrarque. Un magnifique manuscrit du poète italien figurait au premier rang de la belle biblio-

thèque formée par Louis XII au château de Blois, par la réunion des livres des anciens rois de France, de ceux des ducs d'Orléans, des rois de Naples, de ceux du sieur de la Gruthuyse.

PAGE 61, V^e TRIOMPHE. — Confine veut dire, *chose consignée*.

PAGE 63, ÉPITAPHE DE ROBERTET. — Benefice, *bonne conduite*.

PAGE 71, DISCOURS D'ÈVE. — Le mors, *la morsure*, exaulce, *exhaussé, grandit*.

PAGE 74, AUX DAMES DE LYON. — Plesse, v. act. de pleffer, pleffier, *entrelacer, envelopper*, ici *prendre dans ses filets, implicare*. Jeunesse *nessé*, adj. fém. de nes, nesse, *pur, simple*. Marcher, pris activement, comme *courir*. Poste, *messager*, dans la langue du moyen-âge. Templettes, *tempes*. Coquard, selon Cotgrave, *foolishly proud, follement vaniteux*, undiscretly peart, cocket.

PAGE 78, LES ADIEUX DE CATHERINE DE MÉDICIS. — On trouve dans le manuscrit 883 une indication qui pourrait faire douter que les vers appartiennent à l'illustre auteur que nous avons nommé. On y lit en effet, en tête de ces petites pièces : *Adieux de Madame de Cruffol*, (Jehanne Galyot de Genouilhac, femme de Charles, vicomte d'Uzès, dit M. Paulin Paris). Madame de Cruffol

est-elle donc l'auteur de ces vers, a-t-elle été une forte de manœuvre littéraire remettant sur leurs pieds des vers boiteux, s'est-elle contentée de prêter sa main à la reine, ou même de recueillir des vers que celle-ci n'avait pas pris la peine de conserver ? Il nous semble que la dernière supposition est la seule à laquelle il convienne de s'arrêter.

Les personnages auxquels sont adressés ces *Adieux* sont trop connus pour qu'il y ait besoin de leur consacrer à chacun une notice. M. de Lorraine est François de Lorraine, duc de Guise & d'Aumale, tué par Poltrot en 1561 ; le cardinal de Lorraine, Charles de Lorraine, archevêque de Reims, duc & pair de France, né le 17 février 1524, mort le 26 décembre 1574 ; le cardinal de Guise, Louis de Lorraine, né le 21 octobre 1527, mort le 29 mai 1578. Dans le prince de Joinville, on a reconnu Henri 1^{er} de Lorraine, duc de Guise, né le 31 octobre 1550, & qui devait périr aux Etats de Blois, le 23 décembre 1588, sous les coups des gentilshommes de Henri III. Jacqueline de Montpensier n'est autre que Jacqueline de Longwy, comtesse de Bar-sur-Seine, fille puînée & héritière de Jacques de Longwy, seigneur de Givry, femme de Louis de Bourbon, deuxième duc de Montpensier. « C'était, dit l'historien de Thou, une princesse d'un grand esprit & d'une prudence au-dessus de son sexe. » Elle était fort avant dans la faveur de la Reine-Mère. Le titre de la dernière pièce adressée « à la fleur de la Mirande », & qui a fait hésiter M. P. Paris, me semble devoir être lu « à la

contine », ce qui ferait peut-être une abréviation de comteffina, la petite comteffe. Il y a eu dans l'entourage familial de Catherine de Médicis deux jeunes femmes qui ont porté ce nom de La Mirande & que Brantôme cite toutes deux parmi les dames & les filles d'honneur de la Reine-Mère. C'est Sylvie Pic de La Mirande, mariée à Louis II, comte de La Rochefoucault, & sa sœur puînée Fulvie Pic de La Mirande, mariée à Charles de La Rochefoucault, comte de Randan, mort en 1562. C'est à celle-ci que doit être adressé le dernier *Adieu* : sa sœur aînée était morte avant 1557. Elles étaient toutes deux filles de Galéas Pic, prince de La Mirande & de Concorde, & d'Hippolyte de Gonzagues. On a reconnu la famille tout italienne des Pic de La Mirandole, & cette origine suffirait à expliquer la faveur de Catherine de Médicis.

PAGE 95, NOUVELLES PORTÉES EN ENFER. — Né de bonne heure, *né dans une heure favorable*.

PAGE 97, ÉPITAPHE DE LOUIS XI. — Mors, *mordre*, *morsus*.

PAGE 103, LE CONTRADICTION. — La croix blanche était le signe de reconnaissance des Français en expédition.

PAGE 108, DU CONNÉTABLE DE BOURBON. — *D'une tire*, on dirait aujourd'hui d'un trait.

Tout le monde fait que maître Alain Chartier, poète,

historien, moraliste, était considéré, au XV^e siècle & au commencement du seizième, comme un des fondateurs & un des maîtres de la langue. M^e Alain avait été animé des sentiments les plus patriotiques. (V. en particulier, dans ses poésies, le *Dit des quatre Dames*.) Ce qui amène ici son nom & celui de Pétrarque, c'est le souvenir du séjour qu'avaient fait les deux poètes dans cette ville d'Avignon, où François I^{er} avait concentré l'armée destinée à arrêter les envahisseurs de la Provence.



961801



LISTE

des

PIECES CONTENUES DANS LE PRESENT VOLUME.

	Pages.
DE TRIBOVLET, fol du Roy Loys XII ^e	29
DE MYGVET, l'oïseau du Roy Loys XII ^e	31
DE CHAILLY, chien du Roy.	33
DE HERBAULT, chien du Roy.	34
DE RALAY.	36
DV CHIEN de Monseigneur le Dauphin.	38
DE GALMIER, fol de Monseigneur de Bourbon.	41
LE DEBAT DV BOVCANIER ET DV GORRIER, fait par M ^r F. Robertet	45
LES TRIUMPHES DE PETRARQUE, traduits par le mesme.	58
EPITAPHE de digne & louable memoire feu M ^r F. Robertet.	63
LES ROUGES-NEZ, rondeaux.	67
BONNE BALLADE, par Pierre d'Anthe	68

	Pages.
RONDEAU de M ^r Jehan Le Maire de Belges.	70
EVE TOUCHANT NOBLESSE	71
G. Cretin AUX DAMES DE LYON	74
LES ADIEUX DE CATHERINE DE MEDICIS, Royne & mere du Roy	78
EPISTRE à Madame Isabelle de France, par la mesme. . . .	82
II ^e EPISTRE à la mesme.	84
RESPONSE de Madame Isabelle de France à la precedente Epistre	87
III ^e EPISTRE de la Royne Mere à Madame.	89
NOUVELLES PORTEES EN ENFER, du Temeraire	95
EPITAPHE DU ROY LOYS VNZIESME	97
POVR LE DICT ROY LOYS VNZIESME.	100
DE M. LE DVC JEHAN II DE BOURBON.	101
LE CONTREDICT DE NAPLES, en deux ballades	103
RESPONSE	105
RONDEAU DV DICT VOYAGE	107
LE CERP-VOLANT : du Connestable de Bourbon	108
SVR LA SEPULTURE de feu Monfeigneur de Bayard	110









